

Georges-André QUINIOU

LA MAISON
SOUS LA PLUIE

ROMAN

**La maison
sous la pluie**

DU MÊME AUTEUR

LE TAILLEUR NOIR, nouvelle, 2009.

LE PARADISE, roman, 2005. Éditions « Livres KA », 2009.

L'ABSENTE, roman, 2001.

YASMINA, nouvelle, 1994.

PALACE-HÔTEL, roman, 1993.

RUE DES CARMÉLITES, nouvelle, 1992.

LE REFUS, nouvelle, 1992.

CHRISTIANE, nouvelle, 1991.

TROIS COUSSINS JAUNES, nouvelle, 1991.

L'OLYMPE, roman, 1990.

RENDEZ-VOUS PLACE DE LA VICTOIRE, nouvelle, 1989.

GARE DE L'EST À CINQ HEURES, nouvelle, 1986.

LAGADU, nouvelle, 1983.

TRAIN CORAIL, nouvelle, 1982.

LE VOYAGE, nouvelle.

Site officiel de l'auteur :

<http://pagesperso-orange.fr/ga.quiniou/>

Georges-André QUINIOU

**La maison
sous la pluie**

© Georges-André Quiniou. Ce texte a fait l'objet d'un dépôt à la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD). Toute reproduction intégrale ou partielle sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal et l'article L 122-4. du Code de la Propriété Intellectuelle. Droits d'auteur enregistrés auprès de CopyrightDepot.com. sous le numéro 44939.

*"Les personnages ne naissent pas d'un corps maternel
comme naissent les êtres vivants, mais d'une situation,
d'une phrase (...)"*

Milan KUNDERA, ***L'insoutenable légèreté de l'être.***

« Regardez-moi, là, bien en face. Droit dans les yeux, n'hésitez pas !... Vous ne remarquez rien ? Regardez bien... C'est qu'on n'a pas l'habitude de regarder les gens comme ça, hein ? Ça vous gêne ? Ça n'a pas d'importance puisque c'est moi qui vous le demande... Alors, vous ne remarquez vraiment rien ? D'après vous, finalement, je suis quelqu'un comme tout le monde ?... Cela ne m'étonne pas. »

Il avait accompagné ces derniers mots du fin sourire ironique qui m'avait accueilli tout à l'heure, les yeux légèrement plissés dans un visage déjà trop buriné pour son âge. Je me suis senti de nouveau autorisé à baisser les yeux vers ma tasse de café ; j'ai demandé :

« C'est uniquement pour cela que vous avez accepté que je vienne ?

— D'une certaine manière, oui.

— Pour vous regarder dans les yeux ?

Il a souri plus largement :

— C'est une façon comme une autre d'aborder le problème, non ? »

J'ai levé ma tasse brûlante en tâchant de donner à mon regard cet éclat de pénétration enjouée qui n'avait pas quitté le sien depuis le début de notre conversation. Il a bu lui aussi, avec circonspection, soufflant du bout des lèvres sur le café avant d'en aspirer chaque gorgée. Le silence est retombé dans la salle froide et sombre du *Bar de l'Océan* dont nous étions les seuls clients. Presque simultanément nous nous sommes tournés vers la fenêtre près de laquelle nous étions attablés : il n'y avait encore aucune activité à cette heure-ci derrière la criée ; d'où nous étions, sur cette petite place en retrait, on ne voyait que ce long hangar gris avec ses quais de chargement pour les camions et les rideaux de fer baissés de toutes les pêcheries. On aurait pu se croire dans une quelconque gare routière si quelque chose n'avait fait pressentir, au-delà du bâtiment qui nous en cachait la vue, l'ample respiration du port ouvert sur le large et ses quais vides pour le moment devant la criée — les bateaux ne rentreraient pas avant une

heure ou deux. Plus loin sur la gauche (mais on ne pouvait pas le voir non plus), les chalutiers qui n'étaient pas sortis ce jour-là, amarrés à couple sur deux ou trois rangs, entremêlaient le réseau compliqué de leurs superstructures colorées. Je m'y étais promené quelques minutes auparavant, ne voulant pas arriver trop en avance à notre rendez-vous. Du coup, lorsque j'avais poussé la porte du bar, il était déjà là, installé à la table que nous occupions maintenant ; il n'y avait pas à se tromper : il était seul. D'un geste, il m'avait désigné la place en face de lui ; un type pas très loquace apparemment.

« C'est ça Le Guilvinec en hiver... pas tellement gai, hein ? »

Il avait reposé la tasse sur sa soucoupe et me dévisageait avec l'air malicieux de l'enfant du pays, initié aux charmes secrets de la saison ingrate, qui se moquerait de ma déconvenue d'étranger. Nous avons reporté tous les deux nos regards sur le petit parking à moitié vide où j'avais laissé ma voiture, devant le bâtiment désert de la criée. J'avais posé mon coude sur le rebord de la fenêtre, contre une sorte de misère en plastique, verdoyante dans un vrai pot en terre. J'ai machinalement tâté une feuille pour m'assurer qu'elle était bien fausse.

« Je vous avouerais que ça ne me déplaît pas..., ai-je répondu en toute sincérité.

— C'est une fausse, a-t-il dit, remarquant mon geste. Vous prenez autre chose ?

— Un deuxième café, volontiers, je n'arrive pas à me réchauffer. »

Il s'est tourné vers la patronne, une bigouden encore jeune dont la coiffe blanche allait et venait au fond de la pièce, dans la pénombre du comptoir où aucune lumière n'était allumée :

« Ce n'est pas une question de température, c'est l'humidité surtout, ça vous transperce... Jeanne, un autre café, s'il te plaît, et un rouge !

— Qu'est-ce que j'aurais dû remarquer ? lui ai-je demandé comme il vidait d'un trait son fond de tasse. Il s'est adossé à sa chaise :

— Ce n'est pas à moi de vous le dire, je n'en sais rien... Mais puisque tout le monde cherche à me rencontrer, je suppose que je dois avoir quelque chose de particulier, vous ne croyez pas ?

— Ce n'est pas nécessairement inscrit sur votre figure...

— Ah ! j'aurais donc la même tête que tout le monde alors... »

Il a jeté deux pièces de dix francs sur le formica noir au moment où la bigouden y posait nos consommations ; elle a fouillé dans son tablier pour lui rendre la monnaie sans que j'aie eu le temps de m'interposer. Il me regardait avec un sourire amusé, plutôt sympathique malgré son ironie à peine dissimulée. Finalement je m'étais attendu à un accueil plus difficile ; d'après ce qu'on m'avait dit, il n'appréciait pas tellement les visites comme la mienne et il avait été sollicité par tant d'intrus à la curiosité un peu malsaine, ou en quête de sensationnel, que ça se comprenait. C'est pourquoi je n'avais guère d'espoir quand je lui avais écrit : toute cette histoire était déjà trop ancienne, il y avait eu depuis trop de gens sur l'affaire, pour qu'on puisse attendre qu'il accepte à présent de collaborer avec qui que ce soit. Il avait pourtant répondu et m'avait fixé ce rendez-vous, "pour que tout soit définitivement classé" avait-il ajouté et j'en avais déduit qu'après moi, il ne recevrait plus personne d'autre ; j'aurais eu au moins la chance d'être le dernier. J'avais fait ces trois cents kilomètres dans l'incertitude de ce qui m'attendait, me défendant contre l'illusion qu'il en dirait à moi plus qu'aux autres ; pourquoi à moi justement, qui me manifestais si tard, après que tout avait été épuisé ? Il n'y avait pas de raison.

« J'aimerais rester ici quelques jours, ai-je repris. Cela nous permettrait de nous rencontrer plusieurs fois, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, et puis — j'ai cherché délibérément son regard étonné j'ai l'impression que je me plairais au Guilvinec en hiver... »

Il a détourné les yeux vers la fenêtre qui venait encore de s'assombrir :

« Tiens, voilà la pluie, maintenant... »

— Bien sûr, si ça ne vous dérange pas... »

Son rire détendu m'a surpris :

« Au contraire ! Je préfère ça. Qu'on ait au moins le temps de se connaître... Il n'y a rien que je déteste comme ces interrogatoires-minute sur le coin d'une table... "Interview", ils appellent ça ! Il n'y en a pas un qui ait passé ici plus de deux heures. Et hop ! on remonte à Paris ou je ne sais où.

— Je ne suis pas journaliste, ai-je rappelé sans vouloir excuser les méthodes expéditives qu'il dénonçait, je n'ai pas les mêmes contraintes... »

Il a bougonné une espèce de « Mmmouais... », sans que je puisse deviner qui cela concernait, moi ou les journalistes en question. J'ai essayé de garder l'avantage que me valait la décision inspirée de passer ici quelques jours en instaurant une discrète complicité avec lui :

« Eh bien, comme ça on remettra l'interrogatoire à demain... »

J'allais me lever, ne voulant pas abuser de ce premier entretien maintenant que j'étais assuré qu'il m'en accorderait d'autres, quand il m'a fait signe de rester assis. Jamais, pas même dans mes hypothèses les plus délirantes en cours de route, je n'aurais espéré entendre ce qu'il m'a proposé :

« A demain ? Pourquoi demain ? On va pouvoir commencer dès ce soir puisque vous n'êtes pas seulement un oiseau de passage... Pas nécessairement sous la forme d'interrogatoire, d'ailleurs ! Vous avez retenu une chambre quelque part ?

— Pas encore, je viens d'arriver. Mais je pense qu'en cette saison je n'aurai pas de difficulté.

— Que vous croyez ! La plupart des hôtels sont fermés. Non, vous allez venir chez moi, j'ai toute la place qu'il faut, et puis nous serons plus à l'aise.

— C'est que je ne voudrais pas...

— Ta, ta, ta... pas de politesses. Et puis si ça se trouve, j'ai autant besoin de vous que vous avez besoin de moi, alors au diable les scrupules, hein ? »

J'étais tellement abasourdi par sa proposition que je n'ai pas songé à lui demander ce qu'il voulait dire. Pour l'hôtel, il avait certainement raison, j'ai donc accepté sans faire plus de manières. C'a eu l'air de le soulager, comme s'il avait vaguement craint un refus :

« Bien, voilà une affaire réglée ! Nous avons tout notre temps maintenant... Et si nous parlions un peu de vous ?

— Je ne pense pas que ça présente grand intérêt... »

Il n'y avait aucune fausse modestie dans ce que je disais là, lorsqu'on se trouve devant un homme comme Gilbert Terrien il n'en est pas question ; mais il a insisté :

« Que vous dites ! Vous êtes bien venu jusqu'ici pour que je parle de moi, pourquoi n'inverserait-on pas les rôles ? »

J'ai eu l'impression qu'il s'amusa un peu à mes dépens mais je pressentais aussi un fondement plus sérieux à ses propos et ça me mettait mal à l'aise de ne pas réussir à démêler quoi. J'ai tenté d'esquiver une seconde fois :

« Vous savez, le mien n'est pas vraiment un grand rôle.

— Et le mien alors ?

— Pour vous ce n'est pas la même chose : le monde entier a les yeux fixés sur vous. »

Pour la première fois une nuance d'amertume a percé dans sa voix :

« Pensez-vous ! Un rôle gonflé par la presse et les médias... parce que ça les arrange... » Et comme il voyait que j'allais protester, il s'est incliné vers moi : « Nous n'avons jamais que des petits rôles, vous savez, tous ; il y a au moins ça que j'aurai appris. » Il m'a laissé méditer en silence cette sentence péremptoire puis, devant mon air dubitatif, il a fini par ajouter : « Vous ne me croyez pas, hein ? Vous pensez que je vous fais mon petit cinéma ? Eh bien vous avez tort. Je vous dis ça d'homme à homme, peu importe qui je suis et qui vous êtes, tout ce qu'on a pu vous raconter sur moi ; c'est vraiment le fond de ma pensée. Et n'oubliez pas que ça me fait plus plaisir qu'à vous : il n'y a pas si longtemps j'étais encore persuadé de tenir le devant de la scène, moi aussi. Mais c'est comme ça : tous des petits rôles... »

De crainte qu'il se figure que j'avais pu porter sur lui un jugement déplacé, j'ai aussitôt précisé :

« Je vous crois volontiers. J'étais seulement en train de me demander qui, dans ces conditions-là, pouvait bien tenir les premiers rôles... »

Il a laissé son poing retomber sur la table comme pour me signifier qu'il fallait que je m'enfonce bien ça dans la tête :

« Mais personne, mon pauvre vieux, personne ! Surtout pas ceux qui en sont persuadés. »

La bigouden n'avait visiblement plus rien à faire avec ses deux seuls clients ; elle prêtait l'oreille à notre conversation, femme tronç immobile derrière son comptoir. Elle s'est empressée de déplacer quelques verres dès qu'elle a surpris mon regard puis s'est dirigée vers le couloir obscur, à droite, et

la faible lumière des deux appliques néo-bretonnes, de chaque côté de la fenêtre, a encore assombri le jour gris.

« Merci, Jeanne ! » a lancé Terrien.

Elle retournait derrière le bar lorsque j'ai remarqué le jean qu'elle portait sous son large tablier bleu. On me l'aurait demandé tout à l'heure quand elle nous a servis, j'aurais juré qu'elle avait la traditionnelle jupe de velours noir qui accompagne toujours la coiffe ici. Terrien a deviné ma perplexité : « Ça, c'est Jeanne... » a-t-il commenté en m'adressant un sourire entendu. J'ai enchaîné en prenant conscience après coup de la ridicule ambiguïté de ma réponse :

« Pourquoi pas ?

— Vous avez raison, pourquoi pas... »

Il n'y avait dans sa voix plus aucune trace de l'emportement passager qu'il venait de manifester mais le peu que j'avais déjà appris de lui me permettait de discerner tout le désabusement que recélait cette réplique anodine. C'était là un des points que je me promettais de creuser, bien que ce ne soit pas l'essentiel de mon travail, mais c'était l'homme tout entier qui m'intéressait, pas seulement ce qu'il avait fait ; et d'ailleurs, indépendamment des raisons professionnelles qui m'avaient amené à le rencontrer, je dois reconnaître que ce genre d'homme m'avait toujours fasciné. Il avait laissé retomber la conversation, comme si nos considérations sur l'hétérodoxie folklorique de notre hôtesse l'avaient plongé dans un abîme de réflexions personnelles. Je compris que nous n'avions plus grand-chose à nous dire et que ce premier entretien devrait s'arrêter là. Quelle importance maintenant que nous avons des journées entières devant nous ? Mais il m'avait invité et il eût été inconvenant que je donne le premier le signal du départ.

La clochette de la porte a tinté. Les deux hommes qui venaient d'entrer se sont accoudés au bar ; ils ne nous avaient jeté qu'un furtif coup d'oeil accompagné d'un petit signe de tête et nous tournaient le dos ostensiblement. Ils étaient vêtus de marinières de toile bleue défraîchies, gonflées par de gros pulls dont l'échancrure laissait voir le col de chemises à carreaux épaisses. Je les pris pour des pêcheurs. De lourdes bottes de caoutchouc noir serraient le bas de

leurs jeans. Voyant qu'ils n'osaient pas venir le saluer par discrétion, sans doute à cause de ma présence, Gilbert Terrien les a interpellés :

« Alors Marcel, qu'est-ce qu'elle donne cette marée ? »

Celui qui portait un talkie-walkie sur l'épaule s'est retourné, visiblement soulagé de voir dissipée sa gêne :

« Elle donnera ce qu'elle peut donner, Monsieur Gilbert ; il n'y a que cinq bateaux de sortis aujourd'hui.

— Il y aura tout de même de la langoustine ?

— Ca y en aura, pour sûr. Mais de la belle, j'peux pas vous dire... S'il vous fallait quelque chose, vous voyez ça avec Denis, c'est lui le patron, mais pas avant une heure d'ici.

— On verra... Merci, Marcel. »

J'ai compris qu'il voulait me montrer qu'il était ici chez lui, de plain-pied avec tout le monde, et après que les deux hommes se furent retournés vers le comptoir où Jeanne leur emplissait à ras bord deux ballons de vin rouge, je lui ai demandé s'il connaissait ainsi tous les pêcheurs du port.

« Ce ne sont pas des pêcheurs, ils font la vente à la criée... Oh bien sûr, je connais un peu tout le monde ici — il leva son verre à moitié vide jusqu'à hauteur de ses yeux — Venez tous les jours ici et buvez ça au lieu de votre café, vous finirez par en connaître autant que moi. » J'ai hoché la tête avec une moue sceptique des lèvres ; il a ajouté : « Vous avez raison : ça ne suffirait pas, ce n'est pas aussi simple. — Il a vidé son verre d'un trait — Bon, faudrait peut-être y aller, nous avons du travail devant nous, n'est-ce pas ? »

J'ai simplement répondu « Comme vous voudrez », et me suis levé en repoussant ma chaise qui a désagréablement grincé sur le sol cimenté. « Vous avez votre voiture ? m'a demandé Terrien en enfilant le parka kaki qu'il avait laissé sur le dossier de sa chaise.

— Elle est là devant.

— La mienne aussi. Alors allons-y, vous me suivez. A bientôt, Jeanne ! »

Jeanne l'a salué en l'appelant "Monsieur Gilbert", comme l'avait fait le pêcheur tout à l'heure. Il n'est pas autant de plain-pied avec eux qu'on le croirait, ai-je remarqué avec une bizarre pointe de satisfaction, pour eux il reste

malgré tout "Monsieur Gilbert". Mais que pouvait-on attendre d'autre ? Gilbert Terrien était un personnage important ici, pas seulement ici d'ailleurs, bien que les années aient passé. Elle m'a aussi gratifié d'un « Monsieur... » un peu trop appuyé, sans doute parce que j'étais avec lui.

Dehors on était surpris par la luminosité, bien que le ciel soit uniformément gris et qu'il continue à pleuvoir, une poussière de crachin plutôt que de la pluie. La nuit n'était pas encore complètement tombée contrairement à ce qu'on aurait cru de l'intérieur. On distinguait nettement le vol plané ample des mouettes avant qu'elles ne descendent se poser sur le toit de la criée. Dans ce crépuscule grisâtre elles paraissaient encore plus blanches et leurs affreux cris rauques de charognards marins s'enchaînaient sans interruption au-dessus de nos têtes.

« Regardez-les, me fit Terrien qui s'était arrêté devant la porte du café pour remonter sa fermeture-éclair ; elles attendent l'arrivée des bateaux ; dans un quart d'heure elles seront plus de cent perchées là-haut.

— Je n'ai jamais beaucoup aimé les mouettes...

— Je suis comme vous.

— Des becs affamés qui ne cessent pas de crier, qui s'entre-déchireraient pour la moindre ordure qu'on leur jette.

— J'ai dû voir trop de mouettes dans ma vie... »

J'ai hasardé : « Vous voulez dire : votre vie politique ? »

Il m'a désigné une grosse 605 grise sur le parking :

« Je suis ici.

— Elles n'ont pour elles que cette blancheur immaculée ; c'est cela qui nous trompe. Et puis cette espèce d'arabesque quand elles volent...

— Si vous voulez... Mais c'est bien tout ce qu'on peut leur accorder !... Vous êtes où ?

— Là, derrière.

— Eh bien on y va. »

J'ai relevé le col de mon blouson en rejoignant ma R5. Je suis monté et j'ai mis le contact. La 605 avait déjà fait marche arrière, ses feux de stop rougeoyaient sous la pluie. Elle a démarré dès que j'ai eu mis en code.

Je m'attendais à une propriété plus imposante, quelque chose comme un manoir de granit isolé sur la côte, ou l'une de ces immenses bâtisses austères au centre de Saint-Guérolé qu'on imagine appartenir à un notaire. Nous sommes arrivés devant une ferme rénovée comme il y en a beaucoup dans l'arrière-pays entre Tréguennec et la Pointe de la Torche, un long bâtiment principal sans étage, flanqué de ses dépendances — autrefois granges ou crèches — qui fermaient complètement une cour intérieure ; apparemment une belle résidence secondaire, parfaitement rénovée autant que j'en puisse juger à la lumière de nos phares, mais sans aucune démesure. Il a arrêté la 605 devant le corps de ferme et je suis venu me ranger auprès de lui dans un crissement de gravier mouillé. J'ai attendu qu'il soit sorti avant d'ouvrir la portière à mon tour. Ce qu'on prenait d'abord pour du silence n'était que le grondement lointain des rouleaux s'écrasant sur les rochers de la Pointe ; ce n'est qu'au bout de quelques secondes qu'on en percevait le rythme régulier. Terrien avait ouvert la maison et allumé l'éclairage de la cour ; il m'invitait à entrer : « Ne restez pas là vous tremper ! Vous aurez tout le temps de vous délecter de la rumeur de la mer : on l'entend même de l'intérieur... » Je l'ai suivi dans le grand séjour bas de plafond, aux poutres sombres, tandis qu'il en faisait le tour en allumant une à une les nombreuses lampes d'ambiance. C'était exactement le décor qui correspondait à ce qu'on avait vu de l'extérieur : large cheminée de granit sur le pignon de pierres apparentes, épais rideaux de cretonne aux fenêtres, deux grands canapés de cuir, et des tapis jonchant la terre cuite ancienne du sol ; un luxe confortable tout droit sorti de Maison à la Française ou Décors et Jardins. Un peu déçu par la banalité cossue de son intérieur, je n'étais tout de même pas mécontent à l'idée d'en profiter quelques jours. Un lieu idéal pour travailler, me suis-je dit, et je nous ai vus, Terrien et moi, installés dans nos profonds canapés pour de longs entretiens à la clarté du feu, tandis que sifflerait derrière les vitres la tempête portée par le vent d'ouest.

« Installez-vous, m'a dit Terrien. Donnez-moi ça ».

Je lui ai tendu mon blouson qu'il est parti suspendre dans l'entrée et me suis assis au bord de l'un des canapés. Ainsi j'étais dans le saint des saints, au

coeur de cette retraite qu'il n'avait jamais permis à quiconque de violer ; même lorsque l'affaire battait son plein, au plus fort du scandale dont il était le centre, il avait toujours reçu ses visiteurs au Bar de l'Océan, derrière la criée du Guilvinec, n'acceptant même pas qu'ils approchent de Saint-Guérolé ; les journalistes en avaient été réduits à rôder autour de sa maison pour dérober quelques clichés dont il avait tout fait pour interdire la parution dans la presse. Puis on lui avait accordé cette bizarrerie, considérée comme un épiphénomène très secondaire par rapport à toute l'affaire et qu'on pouvait interpréter, après tout, comme une volonté seulement un peu exagérée de rompre avec tout ce qui avait fait sa vie publique. Je ne comprenais toujours pas pourquoi il m'avait admis, moi, dans cette intimité si préservée sans que j'aie rien sollicité. Je ne pouvais que m'en réjouir, bien sûr, mais sans parvenir à écarter un sentiment de malaise difficile à définir, comme s'il avait renoncé pour moi sans raison à une partie du mystère qui contribuait à son prestige.

« Alors, que dites-vous de mon pen-ty ? Nous serons tout de même mieux ici qu'à une table de café, non ? » Il venait de contourner le canapé sur lequel j'étais assis et fronça le sourcil en considérant la cheminée vide : « Je vais demander qu'on nous fasse un bon feu ». J'étais sur le point de lui poser la question qui me tourmentait depuis que nous avons quitté le Guilvinec mais il repassait déjà derrière moi « Vous permettez ? » — et je décidai d'attendre qu'il revienne ; je préférais aborder ce sujet une fois bien installés tous les deux, en prenant notre temps, et non pas comme cela entre deux portes pour ainsi dire. Je fus soudain saisi de la conscience aiguë d'être l'invité qui ne sait trop quoi faire, livré de longues minutes à lui-même, seul dans une pièce inconnue, tandis que le maître de maison s'absente pour préparer les apéritifs. Dans la plupart des films d'Hitchcock, le héros comble le vide de ce genre de situation en se livrant à une nonchalante inspection des lieux, les mains derrière le dos ou dans les poches de son pantalon, et le retour de son hôte le surprend généralement ainsi, en contemplation devant une fenêtre ou un tableau qui servira de prétexte à relancer le dialogue. Moi, je n'avais rien à inspecter et j'avais hésité trop longtemps pour me lever maintenant et déambuler dans la pièce ; je me suis contenté de m'enfoncer dans mon siège, en tâchant de trouver une position plus

détendue ; car c'est à ce moment-là seulement que je me suis rendu compte combien j'étais contracté par une angoisse diffuse depuis que j'avais pénétré ici, depuis, plutôt, que j'avais su qu'il faudrait me confronter à Terrien, non pas une heure ou deux en terrain neutre, mais des journées entières, ici, dans le tabernacle de son secret. Finalement lorsqu'il fut de retour, avec un plateau chargé de bouteilles, je n'avais rien fait d'autre que regarder d'un oeil vide la cheminée sans feu.

« Voilà de quoi nous réchauffer », annonça-t-il en posant le plateau devant moi. Je me redressai un peu sur mon siège et il prit place sur le deuxième canapé perpendiculaire à la cheminée. « Louise va venir nous allumer un bon feu. Voyons ce que j'ai à vous offrir... » Incliné vers la table basse, il faisait pivoter chaque bouteille d'un quart de tour comme s'il avait eu besoin de lire les étiquettes pour me proposer la demi-douzaine d'alcools qu'il énuméra. J'ai dû me décider pour un Porto hors d'âge mais je n'en suis plus certain. J'attendais le moment propice pour aborder le sujet qui me préoccupait et me dis qu'il serait plus judicieux de patienter encore, jusqu'à ce que la bonne soit venue allumer le feu : je tenais à ce que rien ne puisse nous distraire de cette conversation, lui offrir une occasion de se dérober peut-être à mes questions, et puis c'était le genre de chose dont il parlerait sans doute plus facilement sans la présence d'un tiers ; moi aussi. Nous sommes retombés dans les propos de la politesse la plus banale pendant une dizaine de minutes avant que Louise n'arrive. Il m'a servi, il s'est servi ; il m'a vanté les mérites de son Porto qu'il tenait de je ne sais plus quel négociant réputé ; il a pronostiqué encore trois jours de bruine comme aujourd'hui, qui en contrepartie radouciraient la température, a-t-il dit. J'ai répondu ce qu'il fallait à tout cela, avec juste assez de conviction pour ne pas sembler impoli. Nous avons commencé à boire.

J'ai eu un choc lorsque Louise est entrée. Cela peut paraître déplacé que je l'appelle Louise dès à présent ; mais outre le fait que Terrien venait de me la désigner ainsi, la nature de nos relations ultérieures justifie suffisamment l'emploi de ce prénom. J'ai eu un choc. On imagine généralement d'une employée de maison que son caractère — physique, cela s'entend — consiste précisément à ne pas en avoir, à passer le plus possible inaperçue ; et ici, au fin

fond de la Bigoudénie, sans donner dans l'image caricaturale de la lourde silhouette en coiffe, affligée, qui plus est, de la claudication congénitale, jamais je ne me serais attendu à cela : Louise était une jeune femme d'une beauté exceptionnelle. Comme je tournais le dos à l'entrée, elle m'a surpris en faisant irruption tout près de moi et ce n'est d'abord que son profil que j'ai aperçu, penché sur la table basse où elle déposait une assiette de gâteaux. Je n'avais pas encore bien situé cette apparition qu'elle s'accroupissait devant l'âtre en froissant des journaux. Mais je ne l'ai vraiment vue, en toute lucidité, que lorsqu'elle s'est soudain redressée, auréolée de la claire flambée qui venait de lui embraser le visage. Elle est restée quelques instants regarder prendre le feu avant d'y ajouter deux petites bûches. Terrien et moi nous étions tus, captivés comme on l'est toujours par les premières flammes dansantes illuminant la pièce. Puis il a semblé s'extraire enfin de cette torpeur fascinée ; il l'a remerciée. Elle m'a adressé un rapide sourire de politesse, avec une discrète inclinaison de la tête, avant de s'esquiver. Si je l'avais osé je me serais retourné afin de suivre plus longtemps le merveilleux sillage de la grâce.

Mais sa beauté n'était pas seule en cause ; maintenant qu'elle avait disparu j'eus la brusque révélation de ce qui m'avait impressionné si fortement en elle : c'était cette ressemblance, au-delà de tout ce qu'on aurait imaginé, cette incroyable ressemblance avec les photos que j'avais pu voir de la jeune femme de Terrien. Ces photos, que l'ensemble de la presse avait publiées à l'époque où il avait tout quitté pour l'épouser, je les conservais dans mon dossier, elles étaient ici, dans ma voiture ; il s'en est fallu de peu que je plante là mon hôte pour aller aussitôt les chercher. J'étais trop agité pour prêter attention à ce que faisait Terrien mais lorsque j'ai reporté les yeux sur lui — sans doute seulement quelques secondes après le départ de Louise — j'ai surpris dans son regard une lueur d'amusement. Depuis quand m'observait-il ainsi ? Quelle réaction guettait-il chez moi ? Je suppose que mon trouble en présence de Louise ne lui avait pas échappé, à lui qui n'avait pas les mêmes raisons de perdre son sang-froid ; j'ai même envisagé qu'il avait pu la faire venir à dessein, dans le seul but de m'éprouver.

Un instant plus tard, je me reprochais déjà d'avoir complètement divagué. Il m'avait tendu l'assiette de gâteaux salés — « Servez-vous donc, on ne va pas faire de manières ! » — que j'avais reposée sur la table. La flambée s'était assagie et les bûches, bien sèches, crépitaient avec seulement quelques flammèches. Il se comportait normalement, comme on le ferait avec n'importe quel invité, et l'intimité de notre tête à tête justifiait que sa courtoisie se teinte d'un soupçon de familiarité. Je me suis dit que le moment était venu ; de toute façon il ne paraissait pas disposé à engager de nouveau la conversation. J'ai bu une gorgée de Porto et je me suis lancé :

« Je peux vous parler franchement ? »

— Je ne vous offenserais pas en supposant que vous êtes venu avec une autre intention...

— Je veux dire : de façon un peu abrupte ? »

Il a reposé son verre et s'est calé dans son canapé, les mains croisées sur les genoux, affichant une disponibilité discrètement narquoise. Je me suis senti vaguement coupable d'avoir mis fin à notre parenthèse conviviale en prenant l'initiative de commencer en quelque sorte le travail.

« Allez-y. Je me suis engagé à répondre à toutes vos questions.

— Justement : je m'étonne que ce soit à moi que vous ayez réservé ce traitement de faveur alors que vous vous montriez de plus en plus réticent ces dernières années ; et pourquoi m'avoir invité ici — pardonnez-moi d'être aussi direct -, ce que vous n'aviez jamais fait jusqu'à présent ? »

Il y eut un long silence entre ma question et sa réponse, au cours duquel il ne m'a pas quitté des yeux. On le sentait divisé par un débat intérieur pour savoir s'il allait oui ou non révéler ce qu'il avait à dire (car il avait indubitablement quelque chose à dire) et je tenais, moi, sans savoir comment, la clef de ce débat. Il a tourné la tête vers le feu languissant :

« Ah !... cette question-là n'était pas prévue dans notre contrat... »

La gêne d'avoir dû se dérober ainsi le mettait dans une situation d'infériorité dont j'aurais dû, par déférence, tenir compte ; mais j'ai tout de même insisté, à tout hasard :

« Je ne vous cacherai pas que votre invitation m'a surpris... heureusement surpris... Mais pourquoi précisément moi ?

— A votre avis ? a-t-il articulé vivement tandis que ses yeux, soudain plus durs, revenaient se planter dans les miens.

— Je n'en ai aucune idée, c'est bien pourquoi je m'interroge.

— Ecoutez, a-t-il repris sur un ton plus conciliant, si je vous disais que je n'en sais rien moi non plus, vous seriez satisfait ?

— Pas vraiment...

— Alors disons que c'est un aspect des choses qui s'éclaircira peut-être par la suite... » Il a souri avec toute sa finesse habituelle. « De toute façon, cela ne concerne pas directement vos recherches, n'est-ce pas ? »

J'ai voulu assumer ce premier échec en faisant bonne figure ; je lui ai rendu son sourire :

« Directement, non... mais sait-on jamais ?... »

Il a opiné lentement comme si nous nous étions compris. Sans ajouter un mot, nous avons considéré d'un commun accord que cette affaire était close.

Je ne sais plus de quoi nous avons parlé par la suite, de la pêche, de la grogne des marins à propos d'un vague projet de taxation du fuel, et puis sans doute de la propriété de Terrien et des travaux de rénovation qu'il avait entrepris depuis qu'il était ici, rien de vraiment important. J'avais compris que ma tâche serait plus délicate que je ne le croyais malgré les conditions exceptionnelles qu'il m'avait octroyées, à cause d'elles justement : on obtient plus facilement des informations au cours d'un entretien limité, lorsqu'on est là pour ça, que dans cette situation ambiguë d'invité où je me trouvais, sans aucun moment spécifique consacré à ce qui devrait être l'essentiel. Je finissais par soupçonner que cette invitation insolite constituait peut-être une ruse suprême de sa part, une subtile stratégie destinée, en faisant de moi un débiteur dépendant de son bon vouloir, à me neutraliser en douceur. Mais je n'avais pas l'intention de me laisser endormir, quelle que soit l'autorité et le prestige dont il était paré à mes yeux. Si ruse il y avait, je me promettais bien de le prendre à son propre piège ; je m'étais peut-être jeté dans la gueule du loup, mais on pouvait voir les choses autrement : il avait aussi introduit le loup dans la bergerie.

Tandis que je remuais toutes ces idées, nous avons parlé de choses et d'autres, innocemment, jusqu'à l'heure du dîner.

Je n'ai été averti que par de légers bruits dans mon dos que Louise était en train de mettre la table. Terrien, lui, pouvait la voir de sa place et elle a dû lui faire savoir par quelque signe que le repas était prêt. Lorsque nous nous sommes levés pour passer dans le coin salle à manger, elle avait déjà disparu. Deux couverts étaient dressés face à face sur la grande table rustique près de l'entrée. D'un geste il m'a indiqué la chaise dos au mur. Nous avons pris place.

« Votre femme ne dînera pas avec nous ? me suis-je étonné, une fois assis.

— Elle s'est absentée quelques jours, je ne pense pas que vous la voyiez.

— Ah ! C'est dommage... Outre le plaisir de faire sa connaissance, vous imaginez que j'aurais souhaité aussi, avec votre permission bien sûr, m'entretenir un peu avec elle. »

Il m'a considéré un instant de son regard malicieux :

« Je n'en doute pas... Votre conscience professionnelle est véritablement insatiable.

— Que voulez-vous, j'essaie de tirer parti de toutes les circonstances favorables...

— Eh bien, espérons que ce sera pour une autre fois... » Il a déplié sa serviette et poussé vers moi le plat de fruits de mer : « Servez-vous. Louise a eu le temps de passer à la criée. Les langoustines ne sont pas grosses grosses mais vous ne trouverez pas plus frais. »

Nous avons entrepris de décortiquer chacun nos langoustines en silence. J'avais beau me dire que les fruits de mer requièrent trop d'attention pour favoriser une conversation soutenue, il était évident que nous n'étions pas en verve. Peut-être aussi nos ressources commençaient-elles à s'épuiser depuis plus de deux heures que nous étions ensemble, d'autant qu'il préférait apparemment éviter les sujets qui m'intéressaient. Il a soudain levé le nez de son assiette, gêné sans doute aussi par la pesanteur de ce début de repas :

« J'espère que vous ne vous offusquez pas de mon silence ? Comme vous pouvez le constater, je suis un maniaque des langoustines, je ne peux rien faire d'autre quand j'en ai devant moi... Et puis nous sommes là entre nous, en toute

simplicité, je fais comme chez moi. Mais... je vois que nous sommes aussi méthodiques l'un que l'autre ! »

Le fait est que j'avais moi aussi disposé les corps roses en un petit tas régulier sur le bord de mon assiette sans avoir commencé à manger. Ce travail méticuleux nous avait tous les deux complètement accaparés. Sa remarque avait détendu l'atmosphère ; j'ai fait chorus avec gratitude, sur le ton de la badinerie mondaine :

« Vous me voyez très honoré de partager avec vous cette manie.

— Plus qu'une manie, savez-vous, un trait de caractère !

— J'en suis d'autant plus flatté... »

Il ajouta d'un air pensif qui me laissa perplexe :

« J'ose espérer que ce ne sera pas notre seul point commun... »

Je n'ai pas su quoi répondre. Louise est entrée à ce moment-là en apportant les rince-doigts ; je n'ai pu détacher mes yeux d'elle.

Elle portait le tablier blanc des soubrettes de bonne maison mais sa chevelure brune, mi-longue, lui tombant librement sur les épaules, contrastait avec son parfait effacement d'employée ; elle glissait doucement le long de ses joues chaque fois qu'elle se penchait pour déposer ou prendre quelque chose sur la table. C'est alors que j'ai identifié ce qui conférait à ce visage à peine hâlé l'exceptionnelle luminosité qui m'avait tant frappé : c'était la transparence bleu pâle des iris dont le regard venait de m'effleurer à l'instant où elle déposait, près de mon verre, la tremblante coupelle d'eau citronnée. Cette fois je pus suivre jusqu'à la porte l'enchantement de sa démarche qui fut pour moi, à qui le bord de la table cachait tout le bas de son corps, semblable au tourbillon gracieux de quelque marionnette suspendue dans les airs, une démarche qui paraissait exclure qu'elle reposât sur des pieds et des jambes de chair comparables aux nôtres.

« Joli brin de fille, n'est-ce pas ? » intervint Terrien qui avait suivi mon regard. Le prosaïsme vulgaire de sa remarque m'a surpris, puis j'ai pensé qu'il voulait peut-être se mettre, ironiquement, à l'unisson de mon propre comportement dont je saisis alors toute l'inconvenance — l'invité qui, en plein

repas, se met à dévorer des yeux sans aucune retenue la petite bonne qui le sert — et j'ai tâché de justifier tant bien que mal mon involontaire goujaterie :

« Ce n'est pas ce que je dirais, si vous permettez ; cela va bien au-delà... je trouve la beauté de cette jeune femme étonnante.

— C'est vrai », m'a-t-il concédé sans paraître y attacher plus d'importance. Il s'est servi une cuillerée de mayonnaise pour attaquer les langoustines qu'il avait fini de préparer. J'aurais dû lui emboîter le pas mais l'occasion était trop belle ; qui sait s'il accepterait une autre fois de parler de Louise ?

« Monsieur Terrien... », ai-je commencé.

La fourchette est restée suspendue à mi-chemin de sa bouche :

« Ecoutez, appelez-moi donc Gilbert, puisque nous sommes destinés à passer ces quelques jours en tête à tête de vieux célibataires ; j'ai eu assez de "Monsieur Terrien" comme ça... Et de mon côté, si cela ne vous dérange pas, je vous appellerai...

— Yvan.

— C'est ça, Yvan... Ce serait tout de même plus simple, non ? »

Satisfait d'avoir réglé cette formalité, il acheva son geste avec une voracité gourmande. J'ai repris :

« J'aurais une question à vous poser..., Gilbert. »

Il n'a même pas levé les yeux de son assiette : « Encore une de vos questions abruptes ? », mais il n'y avait aucune animosité dans sa voix.

« A propos de votre..., de cette jeune femme, de Louise...

— Ah ! je vois...

— Je suppose que vous avez remarqué sa ressemblance avec votre femme ?

— Vous me croyez aveugle ? » Il avait cessé de manger et je retrouvai sur moi le regard aigu, légèrement moqueur, que je connaissais :

« C'est tellement frappant que je me suis demandé si vous l'aviez choisie pour ça.

— Oui et non. Vous savez comment j'ai trouvé Louise ? Lorsque je suis arrivé ici j'ai fait passer une annonce pour recruter une employée de maison ; parmi les trois ou quatre femmes qui se sont présentées il y avait Louise...

— Et c'est elle que vous avez retenue, à cause de cette ressemblance ? »

Il a souri de mon étonnement :

« A cause de cette ressemblance, justement. J'ai considéré cela comme une sorte de signe...

— Qu'en a pensé votre femme ?

— Elle ? mais rien... Elle a trouvé la chose plutôt amusante, simplement.

— Elle n'a pas craint que Louise lui porte ombrage ?

— Pourquoi voulez-vous ? Il n'y avait aucun risque, Louise n'est jamais qu'une employée ».

J'ai tenté un dernier coup de sonde, que j'ai voulu tempérer par une intonation plus badine :

« Si je comprends bien, vous êtes un homme comblé : vous avez deux femmes identiques à la maison ? »

Il est parti d'un rire un peu forcé :

« Ah ! Ah !... Non : je n'ai jamais eu qu'une femme, mon cher Yvan... Qu'est-ce que vous allez chercher là ? ça ferait un trop beau scoop, hein ? Mais vous menez une étude scientifique ou vous faites du roman ? »

J'étais sans doute allé trop loin ; je m'en suis sorti par une pirouette :

« Cela peut dépendre du point de vue adopté...

— Alors tâchez de ne pas vous tromper. »

Il s'est remis à ses langoustines et je l'ai imité avec le sentiment frustrant d'avoir frôlé quelque chose d'important qui m'avait peut-être échappé à jamais.

Nous avons terminé la soirée devant le feu, mais pas comme je m'y attendais. J'avais espéré que le moment serait propice à une conversation plus « professionnelle », c'est pourquoi je n'avais plus cherché à l'interroger durant le reste du repas. Nous nous sommes dirigés vers les canapés tandis que Louise débarrassait la table ; il a tout de suite mis les choses au point, avant même que nous soyons assis :

« Il faut que je vous dise, Yvan... J'espère que vous ne le prendrez pas mal : j'ai l'habitude de lire une heure ou deux ici avant de me coucher ; je vous avais prévenu, me semble-t-il, que je vous recevais en toute simplicité, n'est-ce pas ? ça veut dire que je ne change rien à mes habitudes. Si vous voulez rester lire

aussi, travailler ou vous retirer dans votre chambre, c'est comme vous voulez, il faut que vous vous sentiez entièrement libre... »

Je l'ai suivi vers le panier à bois dont il extrayait une lourde bûche de chêne qu'il a soigneusement placée sur les braises. Il ne me laissait pas le choix ; que pouvais-je dire ?

« Mais c'est bien comme cela que je l'entendais, ai-je protesté à contrecœur. A moins que cela ne vous dérange, je vais rester vous tenir compagnie quelque temps, ce feu est tellement agréable...

— Parfait ! Voilà une soirée comme je les aime », a-t-il conclu. Il s'est redressé en se frottant les mains puis s'est dirigé vers le banc coffre breton à l'angle du mur, près d'une des fenêtres, dont il a soulevé le couvercle : « On va tout de même s'offrir un petit alcool ? Que diriez-vous de cette vieille Fine ? »

Il tenait par le goulot, dans la lumière de l'abat-jour, une bouteille vert sombre qui ne me fit pas mauvais effet.

« Si vous me la recommandez... »

Il a posé deux petits verres ballon sur la table et les a emplis de liqueur. Entre temps je m'étais assis face au feu, pour lui laisser l'autre canapé qui semblait être sa place habituelle. Il est allé chercher un livre sur les rayonnages qui tapissaient tout un pan de mur, à droite de la cheminée, avant de revenir s'asseoir aussi, là où je l'avais prévu. Ensemble nous avons levé nos verres.

« Une dernière indiscretion, ai-je risqué avant de boire.

— Allez-y toujours...

— Je peux vous demander ce que vous lisez ? »

Il a dressé vers moi la couverture du livre : « Vous allez rire... Fitzgerald, *Le dernier nabab* !

— Rire, pourquoi ? Est-ce que vous vous sentiriez concerné ?

Il a repris son sérieux : « Non, ça n'a rien à voir, il n'y a que le titre qui m'amuse, et encore : la vie d'un homme politique, aujourd'hui, ne ressemble pas beaucoup à celle d'un nabab de la belle époque d'Hollywood, croyez-moi... et je ne suis malheureusement pas le dernier... De toute façon, j'ai délibérément choisi de me retirer, moi, ce n'est pas la conjoncture qui m'y a poussé... Non, s'il

fallait se chercher des doubles fictifs, je me sentirais plutôt Guépard ; vous avez vu le film de Visconti ?

— Qui ne l'a pas vu ? (J'osai à peine interrompre le flot de confidences inespérées que j'avais par hasard déclenché).

— Eh oui, Guépard... », soupira-t-il, comme oublieux de ma présence ; et il porta le verre ballon à ses lèvres. Entraîné par un involontaire mimétisme, j'en fis autant. La bûche de chêne, qui avait maintenant bien pris, punctua le silence de deux ou trois petites détonations sèches. Je demeurai suspendu au caprice de sa méditation muette, dans l'attente de quelque nouvel épanchement chez cet homme qui, je commençais à m'en rendre compte, ne se livrerait jamais tout d'un bloc mais seulement par indices, par petites touches intentionnellement semées au fil de la conversation et qu'il me faudrait apprendre à saisir au vol, à organiser, à interpréter pour reconstruire le personnage en entier. De toute évidence, et sans que je puisse deviner pour quelle obscure raison, il venait de m'en offrir une en pâture ; j'attendais une suite improbable lorsqu'il m'a tout à coup, comme à plaisir, lancé sur une piste différente :

« Vous seriez venu une semaine plus tôt, je relisais *L'Ève Future* de Villiers de l'Isle-Adam, mais vous ne devez pas connaître ça... »

Cette façon de se permettre des supputations sur l'étendue de mes lectures m'a un peu agacé, d'autant plus que j'étais certain d'avoir autrefois lu ce livre, bien que je ne parvienne plus à m'en faire une idée très précise.

« Si, si, il me semble bien... Je ne dis pas que je serais capable d'en parler, mais... Ce n'est pas une histoire d'androïde ?

— Tenez, il est là, sur la première étagère, si ça vous dit... Je crois que ça devrait vous intéresser. Vous allez sans doute vous demander pourquoi je me sens plus proche de ça que du bouquin de Fitzgerald... Enfin, vous verrez... »

Le temps que je me lève pour aller chercher le livre qu'il m'indiquait, il en avait profité pour se plonger dans sa lecture. J'ai compris qu'il serait inutile de tenter de renouer cette conversation ; j'ai ouvert *L'Ève Future* et nous avons terminé la soirée comme ça, avec deux ou trois petits verres de sa fameuse Fine.

Je pense que nous avons dû lire au moins deux heures sans échanger d'autres paroles que le strict minimum nécessaire à chaque fois qu'il nous

resservait. Dans la cheminée, la grosse bûche avait fini de se consumer ; seules rougeoyaient encore quelques braises. Et puis soudain il a vivement plaqué le livre ouvert sur le cuir du siège à son côté :

« Bon ! Si vous le voulez bien je vais vous montrer votre chambre.

— Je suis à votre disposition... »

J'ai refermé *L'Ève Future* et me suis levé docilement. J'allais remettre le volume à sa place dans les rayonnages quand il m'a arrêté :

« Non, non, vous pouvez le garder. »

J'ai failli refuser mais, après tout, je n'avais rien d'autre à lire ce soir. J'ai gardé le livre à la main et l'ai suivi dans l'entrée.

Au sortir de la chaude atmosphère alourdie par le feu de bois, la fraîcheur de la nuit nous a presque désagréablement surpris sur le seuil, mais, aussitôt après, humer à pleins poumons cet air pur et vif procurait un indicible plaisir. Nous sommes restés quelques instants immobiles à contempler cette nuit étonnamment douce malgré la bruine persistante.

« Vous avez peut-être des bagages à prendre ? m'a demandé Terrien.

— J'ai ma valise. »

Il a attendu que je sorte la valise du coffre de la R 5 et m'a précédé vers un sombre bâtiment latéral que dessinait à peine, dans l'obscurité brouillée, le faible éclairage extérieur de la façade. Le crissement redoublé de nos pas sur le gravier humide prenait un volume étrange, démesuré. Il s'est arrêté devant la porte qu'il m'a ouverte :

« Ce sont les anciennes écuries... J'y ai fait aménager un studio complètement indépendant, vous y serez comme chez vous, vous verrez. Il y a aussi deux autres chambres dans le bâtiment d'en face ; c'est là qu'habite Louise... Et pour la lumière... — il a longuement tâtonné sur le chambranle — Ah, voilà ! »

La grande pièce qui s'est offerte à ma vue présentait, au premier regard, tout le confort qu'on pouvait espérer : entièrement en pierres apparentes, elle comportait à droite, dans le pignon, une cheminée très rustique qui avait dû servir jadis à préparer la pâtée pour les bêtes, les pommes de terre que l'on bouillait pour les cochons ; deux fauteuils de velours mordoré constituaient un

embryon de salon accueillant ; une grande armoire de bois sombre, rehaussée de clous de cuivre, occupait le mur face à l'entrée ; à gauche, dans un angle, le lit, couvert d'un dessus de coton blanc, aurait permis à trois personnes d'y dormir sans se gêner. Visiblement satisfait de l'effet produit, Terrien, m'a désigné la porte qui ouvrait près de la tête de lit :

« Par là, vous avez la salle de bains et une petite cuisine... Louise a fait votre lit, je crois. Eh bien je vais vous abandonner à vos rêves... »

J'ai à peine eu le temps de le remercier qu'il tournait les talons. A droite de la porte d'entrée, sous une fenêtre étroite encastrée dans la profondeur du mur, un petit bureau de bois fruitier, aux pieds tournés style Louis XVI, portait une lampe de porcelaine fleurie et tout un nécessaire d'écriture : sous-main de cuir fauve, presse-papier, porte stylos, ainsi qu'un cendrier de bronze 1900. Terrien m'a rapidement serré la main avant de tirer la porte derrière lui. Je l'ai entendu hâter le pas sous le crachin qui avait redoublé. Plusieurs tapis de différentes tailles, genre persan, couvraient la presque totalité du sol de terre cuite. Je suis allé poser ma valise au pied du lit et suis revenu près du bureau allumer une cigarette. La chambre n'était pas vraiment froide mais on la sentait inhabitée ; j'avais besoin d'y vivre un peu avant de me coucher. Machinalement, j'ai soulevé le rideau de crochet, ne m'attendant à rien voir d'autre que le reflet de mon visage dans le cadre noir de la vitre : j'ai vaguement discerné, de l'autre côté de la cour, le rectangle d'une fenêtre éclairée ; d'après ce que Terrien m'avait dit, c'était la chambre de Louise. Portant mes deux mains en oeillères, je me suis encore approché du carreau obscur, mais il n'y avait rien d'autre à voir que cette lumière et les silhouettes luisantes de nos deux voitures sous la pluie. J'ai laissé le rideau retomber.

En attendant que ma cigarette se termine, j'ai fait le tour de mon domaine provisoire : la cuisine, petite mais fonctionnelle, la salle de bains, au luxe un peu ostentatoire pour ce genre de résidence de vacances, mais après tout Terrien avait les moyens, il tenait sans doute à honorer les amis qu'il recevait ici. Je suis revenu m'affaler dans un des fauteuils, face à la cheminée vide, mais l'inaction, dans cette partie sans âme de la maison, ne faisait qu'accentuer le sentiment

confus de solitude qu'engendrent toujours les chambres étrangères et impersonnelles où l'on est seulement de passage. Je fumais, sciemment abandonné à cette demi méditation incontrôlée qui meuble les temps morts de nos journées, lorsque l'image de Louise s'est imposée à moi avec une telle présence que j'ai fait l'effort d'aller prendre dans ma valise le dossier où j'avais collecté pratiquement toutes les photos de la femme de Terrien que la presse avait publiées au moment de son mariage. J'avais presque oublié Louise depuis quelques heures ; tout à ma lecture forcée de *L'Eve Future*, je m'étais finalement laissé séduire par la profondeur fausement naïve de ces périphrases décadentes, le charme à la fois désuet et puissant de la métaphysique de Villiers de l'Isle-Adam. J'avais oublié le choc ressenti à la première apparition du visage de Louise, cette surprenante impression de "reconnaissance" qu'il m'avait fallu plusieurs minutes de troublante stupeur pour attribuer à une simple ressemblance avec la femme de Terrien, une ressemblance étrange certes, mais qui n'avait en fait rien que de très plausible, surtout après qu'il m'avait expliqué comment il avait en quelque sorte favorisé le hasard. Et devant ces photos que je feuilletais, là, à nouveau installé dans mon fauteuil, il me semblait maintenant que c'était elle, la femme de Terrien, qui ressemblait à Louise, que Louise était le modèle vivant, originel, de cette image que j'avais connue bien avant elle mais qui n'avait jamais revêtu pour moi d'autre réalité que l'instantané glacé des pages de magazines. Oui, je connaissais Louise avant de la rencontrer, pour avoir maintes fois scruté ces clichés sans vie à la recherche du mystère qui avait amené Terrien à tout abandonner, pour avoir interrogé ce visage impassible — sur aucune des photos elle n'avait le moindre sourire -, m'efforçant de pénétrer ce qu'il pouvait bien apporter à cet homme, déjà comblé par le monde, qui lui fit renoncer à tout le reste. Sur l'une d'elles, on la voyait descendre d'une voiture officielle. Le photographe l'avait saisie au moment où, sortant d'abord l'impeccable fuseau d'une jambe, elle se penchait fortement en avant pour s'extraire de son siège, moment qui ne dure en réalité qu'une seconde mais se trouvait fixé à cet instant précis où le pan parfaitement lissé de sa chevelure venait à recouvrir la presque totalité de la joue en même temps qu'elle levait les yeux vers quelqu'un dont on n'apercevait qu'une partie du dos — peut-être le

chauffeur lui tenant la portière, peut-être son mari. C'est de là que j'avais conservé le souvenir de ce regard clair, trop pâle à la lisière brune des cheveux, qui m'avait tant troublé chez Louise ce soir lors du repas. Mais comme la photo était en noir et blanc — toutes celles que je possédais d'ailleurs, j'ignore s'il existe de la femme de Terrien des photos en couleurs — l'impression que j'avais en mémoire ne s'était pas immédiatement superposée à la vision de Louise à ce moment-là ; sous le coup d'une réminiscence mal identifiée, il m'avait fallu quelque temps pour saisir d'où provenait la fascinante étrangeté de ce regard aux languides transparences d'aquarium. Et désormais je savais : tout le charme indéfinissable de Louise tenait à cette femme que je n'avais jamais vue, et dont Louise, en l'incarnant fortuitement, venait tout à coup de me révéler le pouvoir. Voilà ce qui s'était passé, ce soir : en découvrant Louise, j'avais deviné avec quels yeux Terrien avait pu voir sa femme, et compris que cela pouvait valoir un empire. Tout compte fait, bien qu'il se soit jusqu'à présent plus ou moins dérobé à mes questions, je ne regrettais pas d'avoir accepté l'invitation de Terrien.

J'ai refermé le dossier que j'avais sur les genoux et me suis levé. Du bout du pied, j'ai dispersé sur le tapis la cendre que j'y avais laissé tomber sans y prendre garde. Le besoin de dormir m'a subitement accablé — sans doute la fatigue de la route et la tension constante de ces dernières heures en présence de Terrien. Je n'ai fait qu'un rapide brin de toilette et me suis mis au lit. J'ai éteint tout de suite.

Il m'a tout de même fallu pas mal de temps, entre les draps froids de ce lit trop large, avant de sentir le sommeil me gagner. J'allais juste m'endormir lorsqu'il m'a semblé qu'on ouvrait la porte. Il faisait trop sombre pour que je distingue quoi que ce soit mais j'ai nettement perçu une bouffée d'air humide s'engouffrer dans la chambre ; et bientôt je n'ai plus eu de doute : quelqu'un marchait sur le tapis, avec précaution, vers mon lit. Cela paraît peut-être étonnant : je ne me suis pas du tout inquiété. Terrien revient voir si je suis bien installé, me suis-je dit, si je n'ai besoin de rien. Il ne m'a pas paru surprenant qu'il entre comme ça sans frapper, surtout voyant que j'avais éteint et devais être déjà endormi. J'ai attendu, les yeux grands ouverts, pour tenter de discerner sa silhouette dans la complète obscurité. Lorsqu'il s'est assis sur mon

lit, j'ai tout de même allumé, à tâtons. Il devait y avoir une sorte de variateur de tension, que je n'ai pas réussi à bien manipuler, sur la lampe de chevet car elle n'a que très peu dissipé la pénombre par une faible lueur jaune, pareille à la flamme immobile d'une bougie. Ce n'était pas Terrien.

« Jeanne ! » ai-je presque crié sous le coup de la surprise. J'avais reconnu le haut cylindre de la coiffe qui retenait les cheveux.

« Non, ce n'est pas Jeanne... » a répondu la jeune femme en dénouant sous son menton le large ruban de dentelle de la coiffe. Bizarrement, sa physionomie ne me disait rien, mais je l'ai identifiée aux pans de ses cheveux soudain libérés qui venaient d'encadrer son visage.

« Louise ?... Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— C'est bien moi que vous attendiez, n'est-ce pas ?

— Mais... non. Enfin, oui... je pensais à vous. (Je reconnaissais bien Louise maintenant ; elle portait encore son tablier blanc de soubrette sur la simple robe noire qu'elle avait ce soir pour nous servir). « Mais pourquoi avez-vous mis la coiffe de Jeanne ? »

Elle me fixa de son regard vide, trop pâle dans un visage sans expression, et, tout à coup, elle est partie d'un rire grave et profond, sans rapport avec cette délicate gorge de femme, le rire même de Terrien, qui se répercuta en écho sur les murs de pierres brutes de la chambre comme aux parois d'une caverne de granit. Bien que je la visse rire à moins d'un mètre de moi, j'ai instinctivement cherché des yeux une source plus conforme à ces éclats qui devenaient à présent un véritable fracas. C'est alors que j'ai discerné, dressée au pied de mon lit, la haute stature de Terrien se découpant sur l'ombre ambiante ; je ne l'avais pas entendu entrer ; c'était lui qui riait ainsi. Il a cessé dès qu'il s'est aperçu que je le regardais : « Je vous l'avais bien dit que nous avons certainement d'autres points communs ! » a-t-il proféré avant de reprendre son rire de dément.

Je n'ai pas eu le temps de lui répondre, ni de lui demander quoi que ce soit : j'ai ouvert les yeux. Un jour sale, qui permettait à peine de distinguer la cheminée au fond de la pièce, entrainé par la petite fenêtre. J'entendais l'averse crépiter sur le gravier de la cour et de sourds grondements de tonnerre roulaient encore dans le lointain. J'ai senti la froide humidité de l'immense lit en me

tournant sur le côté pour tendre le bras vers la lampe de chevet. A ma montre il était neuf heures ; Terrien devait déjà m'attendre depuis un bon moment. J'ai rejeté les draps sans hésitation et me suis longuement réchauffé sous une douche bouillante. Puis, chaudement vêtu, après avoir enfilé mon blouson, j'ai pris mon élan pour traverser la cour sous la pluie battante.

Terrien était attablé dans le séjour à la place que j'occupais la veille au soir ; il terminait son petit déjeuner. En face de lui, un bol vide m'attendait. Une flambée nouvelle crépitait déjà dans la cheminée et l'odeur persistante de feu de bois semblait porter l'arôme plus délicat du café fraîchement moulu. Il se dégageait de cette pièce — bien à l'abri de l'intempérie, avec ses meubles cossus et chauds, son atmosphère chargée d'une complexité d'effluves rassurants et pourtant pure et légère comme si l'on venait d'aérer tout en grand — une telle impression de bien-être et de tranquillité que j'ai intimement senti, en quelques secondes de fulgurante intuition, combien l'on pouvait préférer ce bonheur-là aux fastes les plus claironnants du pouvoir et ne chercher ici, comme Terrien l'avait fait, que la simple richesse de ce repos une fois parvenu aux marches de la vieillesse. Quelles prétentieuses hypothèses n'allions-nous pas élaborer, quelles scabreuses suppositions, alors qu'il avait peut-être, comme tout un chacun, simplement décidé de "prendre sa retraite" ! Les raisons de ma présence ici me sont soudain apparues dans toute leur ridicule vanité. Mais voilà : dans la sphère où évoluent les hommes comme Terrien, il aurait bien été le seul à avoir fait une chose pareille.

Il m'a signifié de m'asseoir sans cesser de mastiquer une biscotte. Comme il m'y invitait encore par un geste, j'ai saisi la cafetière et me suis servi sans autre protocole. La simplicité de son accueil m'avait mis parfaitement à l'aise et je crois que c'était aussi ce qu'il souhaitait. Il continuait de déjeuner en silence comme si je n'avais pas été là. Mais malgré cet étonnant laconisme, une telle cordialité émanait de toute sa personne, du moindre de ses mouvements, d'un rapide coup d'oeil échangé tandis qu'il levait son bol, que je n'en ressentais aucune gêne. Au contraire ; j'ai moi aussi commencé à beurrer les fines tranches de pain de seigle préparées à mon intention sur la table. J'avais même omis de

le saluer en entrant, m'étant contenté d'un sourire accompagné d'un léger signe de tête et cette façon familière de nous retrouver m'avait paru des plus naturelles. Effectivement, comme il me l'avait dit hier, il tenait à ce qu'on se sente libre chez lui, lui le premier sans doute, et il y réussissait remarquablement. Je me taisais donc aussi, respectueux de cette attitude tellement hors des normes de nos comportements sociaux habituels, et j'attendais qu'il m'adresse la parole le premier. C'est ce qu'il fit après avoir largement pris son temps :

« Alors, comment s'est passée votre première nuit chez le grand homme ? J'espère que l'orage n'aura pas écourté votre sommeil. Imprévisible, cet orage, hein ? On ne se serait pas attendu à cela hier soir...

— Par-faite, ai-je dit en détachant les syllabes, une nuit vraiment parfaite... A vrai dire j'ai été réveillé par l'orage ce matin, mais à l'heure qu'il était ça n'a rien de scandaleux ».

Un lumineux sourire a plissé davantage le coin de ses yeux.

« Eh bien tant mieux. Vous voilà donc d'aplomb pour une longue journée laborieuse.

— Un labeur tout de même bien agréable, ai-je enchaîné poliment.

— Ah, sait-on ? Ce n'est pas toujours très facile, ce genre de travail. Avouez qu'hier soir, par exemple, je vous ai un peu déçu. Vous vous attendiez sans doute à vous mettre autre chose sous la dent, non ? Je dois reconnaître que je n'étais pas très loquace...

— Je vous comprends très bien... D'ailleurs c'est peut-être moi qui me suis montré maladroit en vous importunant tout de suite par mes questions indiscretes. J'en suis désolé.

— Ne vous excusez pas, vous avez fait ce qu'il fallait... » Il s'est appuyé largement au dossier de sa chaise tout en repoussant son bol vide.

« Cela fait partie de mon travail... De toute façon, vous m'en avez peut-être appris plus que vous ne croyez.

— Je ne pense pas, a-t-il répondu très calmement, le regard soudain plus aigu. Il ne m'est jamais arrivé d'en dire plus que je ne le souhaitais. Pour vous tranquilliser, je vous dirai que vos questions ne m'ont pas du tout gêné ; je les

attendais. J'aurais même eu mauvaise opinion de vous si vous ne les aviez pas posées. » Il a continué en retrouvant tout sa cordialité du début : « Mais mangez donc ! Je suis là à vous faire parler, nous avons tout notre temps... »

Un peu échaudé par la tournure que venait de prendre la conversation, je ne me suis pas fait prier pour profiter du répit qu'il m'offrait. Il m'a regardé en silence engloutir mes tartines pendant une minute ou deux. De fines gouttes de pluie fouettaient les vitres avec une force étonnante. Voyant que je me retournais vers les fenêtres, surpris par ce crépitement dru, Terrien m'a annoncé :

« Dommage qu'il fasse ce temps-là, j'avais l'intention de vous convier à une promenade sur la côte... Vous connaissez la côte, par ici ?

— Pas du tout...

— Dans ce cas-là, ça s'impose... Une promenade très studieuse, bien entendu, j'en profiterai pour vous parler un peu de moi. »

Le même éclat malicieux s'est allumé à nouveau dans son regard, à tel point que je me suis cette fois demandé s'il se fichait de moi ou non : cette surprenante invitation à loger chez lui, la fréquente ambiguïté de ses propos depuis lors, cette façon de se dérober aux questions tout en éveillant ma curiosité, tout cela m'apparut comme un jeu concerté et subtil dont j'aurais fait la dupe innocente ; il s'amusait à mes dépens, c'était sûr, rien n'était plus facile dans la situation où il avait réussi à m'amener : je dépendais totalement de son bon vouloir, lui devais tout — jusqu'au gîte et au couvert et attendais tout de lui. Pourquoi ne serais-je pas devenu, par hasard, la victime d'une sorte de vengeance, le bouc émissaire des rancoeurs accumulées contre mes prédécesseurs, tous ceux qui s'étaient efforcés de percer le secret qu'il préservait avec une telle âpreté ? Pourtant, à la réflexion, cela ne me semblait pas s'accorder au caractère de Terrien ; il y avait trop de chaleureuse sympathie dans son comportement à mon égard pour qu'elle ne relevât que d'un cynique calcul ; je ne parvenais pas à imaginer qu'il pût s'abaisser à une telle manipulation mesquine ; pour en tirer quel profit, quelle satisfaction d'amour-propre lui qui, la moitié de sa vie durant, avait joui sur tous d'un pouvoir quasi absolu ? Non, s'il introduisait, comme il était évident, ces discrètes pointes

d'ironie dans ses relations avec moi cela ne dépassait pas la cordialité protectrice à quoi l'autorisaient la différence de nos âges et la disproportion de nos situations sociales. Il n'y avait lieu ni de s'offusquer, ni de s'inquiéter ; peut-être de s'en féliciter au contraire : par cette liberté de ton, qu'il n'aurait vraisemblablement adoptée avec aucun autre, il me manifestait plutôt une familiarité presque affectueuse, tendait à me signifier, je ne sais trop pourquoi, qu'il m'aimait bien ; j'en étais maintenant persuadé, il m'aimait bien.

D'ailleurs, comme s'il eût suivi l'intime cheminement de ma pensée, il me regarda soudain profondément dans les yeux avec une expression de douce souffrance qui ne pouvait pas mentir :

« Vous savez, Yvan, ne croyez pas qu'il soit si facile de parler de soi... — Sur la table sa main gauche, tel un animal doté d'une vie autonome échappant à sa volonté, tournait et retournait une petite cuiller d'argent entre ses doigts épais -, ça n'est vraiment pas facile... Je ne sais pas si vous vous êtes déjà trouvé dans une situation semblable, je pense que non... Ça vous étonnera si je vous dis que pour moi aussi c'est la première fois ? Vous ne me croyez pas, vous vous dites que j'ai été interviewé des dizaines ou des centaines de fois, que je suis rôdé... Eh bien détrompez-vous ; personne ne m'a jamais demandé ce que vous attendez de moi, personne. C'est toujours à l'homme public que l'on en voulait, vous comprenez ? ses choix politiques, son analyse des grandes crises internationales, ses prises de position... Jamais on ne m'a demandé de parler de moi, vous pensez bien ; ce que j'étais, moi, tout le monde s'en fichait... Mais si, je vous assure, j'ai ressenti cela très intensément pendant toutes ces années. — Il reposa la cuiller en gardant la main dessus comme s'il eût craint qu'elle s'échappe. Il paraissait soulagé, son débit est devenu plus rapide : « Si je vous dis ça, c'est pour que vous ne soyez pas surpris par certaines réticences de ma part, ce que vous pourriez prendre pour une attitude un peu fuyante ou de la mauvaise volonté ; il n'y a rien de tout ça. Oh, je ne dis pas que votre projet m'ait réjoui au début, j'étais même sur le point de refuser lorsque j'ai reçu votre courrier et puis... il m'a semblé que moi aussi je pourrais apprendre quelque chose, j'ai décidé de prendre le risque. Vous voyez que je n'ai absolument rien contre vous, même si mes manières ont pu vous paraître parfois un peu

brusques ; j'irais même plus loin, parce que je vous fais confiance : je vous aime bien, Yvan, dès notre première rencontre, au *Bar de l'Océan*, je me suis dit que je vous aimais bien... »

Il s'est tu. Je ne sais s'il attendait de ma part quelque réaction mais j'ai dit, pour dissiper la gêne de ce regard pénétrant qu'il gardait fixé sur moi : « J'en suis très touché... Je vous remercie, Gilbert ». Il a pris appui des deux mains sur la table pour se lever : « Allez, ne parlons plus de cela. » J'ai suivi sa démarche encore souple jusqu'à l'autre bout de la pièce où il est allé prendre, dans une sorte de grand pot de cuivre sur la table du salon, un paquet de cigarettes et un briquet. J'avais déjà replié ma serviette et allais me lever à mon tour quand il est revenu s'asseoir. Il m'a tendu les Craven en travers de la table :

« Vous fumez ?

— Très peu, mais après le café...

— Vous avez raison, celle-là en vaut la peine. » Il a de nouveau tendu le bras pour m'offrir du feu et s'est allumé aussi une cigarette. Je n'avais jamais vu Terrien fumer, ni ici, ni sur aucune des nombreuses photos que j'avais de lui. Il m'a soudain paru plus proche. Détendu sur sa chaise, l'avant-bras appuyé sur le bord de la table, il inspirait la fumée longuement avant de l'exhaler et le rythme très lent de ces inspirations a créé entre nous comme une longue plage de sérénité confiante. J'hésitai à troubler le fragile équilibre de cet instant en reprenant la parole de façon intempestive. Une fois de plus, il donnait l'impression de m'avoir complètement oublié, le regard perdu, par-delà mon épaule, dans la contemplation des vitres ruisselantes. Peut-être parce que je commençais déjà à le connaître, peut-être du fait que sa tenue — le pantalon de velours beige à grosses côtes, la coûteuse chemise de laine écossaise sous un fin pull shetland jaune serin — ne coïncidait plus avec l'image que je conservais de lui dans ses fonctions officielles, je ne parvenais pas à retrouver le personnage que je m'étais imaginé rencontrer il y avait moins de vingt-quatre heures. Comment ces deux hommes-là peuvent-ils être le même, me disais-je : l'inaccessible Président Terrien et cet hôte à la déconcertante simplicité qui fumait avec moi après notre petit déjeuner ? Je prenais conscience de toute la difficulté — ou l'inanité ? — de mon entreprise qui consistait justement à saisir

comment on pouvait être à la fois l'un et l'autre, avoir été celui-là un tel "personnage" — et devenir cet autre, l'homme privé, retiré à Saint-Guérolé sans que personne ait pu s'expliquer cette mystérieuse conversion.

Je m'étais tellement laissé absorber par ces réflexions que la voix de Terrien m'a pris au dépourvu. Il disait :

« Finalement, j'ai bien peur que notre promenade studieuse ne tombe à l'eau, c'est le cas de le dire... (Je me suis instantanément recomposé un visage attentif afin qu'il ne puisse imputer à quelque désintérêt pour sa personne le moment de distraction qu'il venait de surprendre). Dans ces conditions-là, je crois que je vais vous donner congé pour le reste de la matinée. J'avais pensé que nous pourrions travailler un peu mais...

— Nous pourrions peut-être tout de même commencer ici ? »

Il a aspiré une longue bouffée de fumée :

« Non, ce n'est pas possible... Il sera plus facile de bavarder en marchant... Mais ça va peut-être s'éclaircir dans l'après-midi, nous verrons bien... J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous abandonner quelques heures ? Ne vous occupez pas de moi ; cette pièce est à votre entière disposition, prenez vos aises... A moins que vous ne préfériez vous retirer dans le studio, c'est comme vous voulez. »

Sur ces derniers mots, il s'est brusquement levé pour gagner l'entrée. Il s'est une dernière fois retourné sur le seuil :

« Ah ! Nous déjeunons ici vers une heure, n'oubliez pas. »

Je me suis soudain retrouvé seul devant nos bols vides, les miettes éparées sur la nappe et le large cendrier de cristal où fumait encore son mégot près du mien. J'ai fini d'écraser sa cigarette puis j'ai appliqué ma paume sur la porcelaine ventrue de la cafetière : elle était suffisamment tiède pour que je reprenne un café. Le bol à la main, j'ai fait quelques pas dans la pièce. Devant la bibliothèque, je me suis mis à déchiffrer tous les titres jusqu'à la limite de la douleur à force d'avoir ainsi le cou tordu sur l'épaule gauche ; cela ne m'a rien appris. Devant la fenêtre à petits carreaux, j'ai longuement regardé la pluie tambouriner sur les capots ruisselants de nos voitures ; il n'y avait rien à voir au-delà que la sombre masse d'une haie de cyprès brouillée dans la grisaille. La

dernière gorgée de café que j'ai avalée était complètement froide. J'ai reposé le bol vide sur la table et j'ai pris un bouquin au hasard dans les rayonnages de Terrien. Le panier à bois était à nouveau chargé de bûches bien rangées ; j'en ai choisi une pas trop grosse pour raviver la flambée qui commençait à faiblir et je me suis assis sur son canapé à lui, pour être plus près du feu.

La matinée aurait pu se passer comme cela. Malgré ma déception de voir Terrien encore une fois m'échapper, je m'étais résigné à cette oisiveté solitaire, d'autant mieux que je n'étais pas mal installé. Je ne me souviens plus de ce que je lisais, mais cela offrait suffisamment d'intérêt pour que, au bout de quelques minutes, je ne pense plus à rien d'autre qu'à retourner de temps en temps la bûche sur les chenets et tisonner un peu les braises. Si je n'avais pas vu Terrien là, tout proche — il devait avoir un bureau quelque part, sans doute dans l'une des chambres sous le toit -, j'aurais pu me croire complètement seul, assiégé par une pluie opiniâtre, dans cette maison isolée. Pas question de sortir, encore moins de quitter cette pièce où il m'avait en quelque sorte assigné à résidence sans m'inviter à visiter les autres parties de son domaine. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à lire en attendant l'heure du repas. Je lisais donc, il n'y avait pas d'autre choix, dans cet état de vacance de la volonté qui laisse une totale sérénité d'esprit.

Je m'abandonnais si bien à ma lecture que je n'ai pas entendu Louise entrer, la première fois. J'ai tourné la tête trop tard, alerté par un léger tremblement de vaisselle : elle avait commencé à débarrasser la table et ressortait avec un plateau chargé de la cafetière et de nos bols. Si je parvenais à la faire parler hors de la présence de Terrien, ai-je précipitamment réfléchi, je n'aurais peut-être pas perdu ma journée. Je me suis mis à guetter son retour ; elle reviendrait bien chercher le pain, le beurre, et au moins secouer la nappe. J'ai dû lire à peu près trois ou quatre fois la même page, convaincu que ma fébrilité ne tenait qu'à l'importance du témoignage que me fournirait Louise. Le plus simple serait de lui présenter sans détour les raisons de ma présence ici — d'ailleurs Terrien l'avait probablement informée — et de lui annoncer que j'avais aussi besoin de son concours. Inutile de tenter de la faire parler comme si

de rien n'était, inutile et risqué si elle était au courant, voire malhonnête, de quoi aurais-je l'air ?

J'ai deviné son pas sur le carrelage de l'entrée et compris du même coup pourquoi tout à l'heure je ne l'avais pas entendue : elle était en tennis, des tennis de toile bleue assortis à son jean. Avec son gros pull de mohair rouge à large col roulé, on l'aurait plus facilement prise pour la jeune fille de la maison en vacances ici que pour la bonne. Mais après tout pourquoi ne s'habillerait-elle pas ainsi — c'est-à-dire comme tout le monde — au cours de la journée ? Elle ne devait mettre sa robe noire et le tablier blanc que pour servir à table, et encore lorsqu'il y avait des invités ; seule avec Terrien, je supposai qu'elle devait se dispenser de la tenue réglementaire. Surprenant mon regard, elle m'a souri et adressé un signe de tête en se dirigeant vers la table pour rassembler sur son plateau les ultimes vestiges de notre petit déjeuner. De toute évidence elle ne tenait pas à sortir de la réserve attachée à son rôle d'employée de maison et cette distance, clairement affichée, m'a laissé sans moyens. J'attendais au moins quelques mots, un bonjour, qui auraient permis de nouer tout naturellement la conversation ; mais moi-même je ne les avais pas prononcés : elle avait figé mon élan. Dans l'angoisse de la voir repartir ainsi, sans avoir échangé une parole, je me suis éperdument jeté à l'eau.

« Louise..., ai-je dit.

— Oui, monsieur ? »

Le buste retourné vers elle, je ne savais plus quoi faire de mes jambes ; j'en ai replié une sur le canapé en m'appuyant du coude au dossier. Puis je me suis rassis normalement, de crainte que cette position désinvolte puisse être interprétée comme trop libre. Le plateau dans les mains, sur le point de partir, elle a repris :

« Vous désirez quelque chose ? »

J'espère n'avoir pas trop balbutié :

« Oui... Excusez-moi de vous appeler Louise un peu familièrement, mais je ne sais pas trop comment... comme Monsieur Terrien m'a dit votre nom... Voilà : j'entreprends une recherche, une étude, sur certains aspects de la carrière du Président Terrien, il vous en a peut-être déjà parlé, et j'aurais

souhaité vous demander quelques renseignements, si cela ne vous dérange pas bien entendu ».

Elle a écouté toute ma tirade sans bouger, le visage impassible. Un court instant je me suis demandé si elle comprenait ce que je voulais. J'ai eu l'impression qu'un silence pénible s'éternisait entre nous ; en fait, je crois qu'elle a tout de suite répondu, comme si la chose allait de soi :

« Mais non, pas du tout ! »

Elle a levé légèrement le plateau vers moi :

« Vous permettez que je rapporte ça à la cuisine ?

— Je vous en prie... »

Elle avait tourné les talons sans attendre ma réponse ; pour un peu je l'aurais remerciée de m'avoir procuré ce répit. Sur les vitres, la pluie redoublait de violence et la pièce était devenue si sombre que j'ai dû allumer le lampadaire à l'angle des deux canapés. Je ne pouvais plus guère compter sur la promenade avec Terrien, même dans l'après-midi, heureusement que j'avais Louise sous la main. En attendant son retour, je suis allé recharger le feu : cela m'aurait gêné qu'elle me trouve assis, elle debout comme pour un interrogatoire. Et j'ai bien fait : elle est entrée silencieusement tandis que j'avais le dos tourné, affairé devant la cheminée. Elle se tenait à deux mètres de moi et me regardait disposer les bûches ; c'est tout naturellement que j'ai pu l'inviter à s'asseoir en reprenant place moi-même. Nous arrivions au moment le plus délicat mais j'avais déjà décidé quoi lui dire ; j'ai aussitôt frappé fort, sans détour :

« Vous savez que j'ai eu un choc lorsque je vous ai vue hier soir ? Vous ressemblez de façon tellement extraordinaire à Madame Terrien...

— Vous la connaissez ? fit ingénument la voix de Louise.

— Pas personnellement, bien sûr, mais j'ai plusieurs photos d'elle à l'époque de son mariage ; c'est étonnant : vous avez exactement la même expression, le même regard... »

Ses lèvres se sont durcies en un sourire contraint. Elle a décroisé puis recroisé ses jambes dans l'autre sens et ses mains, serrées l'une dans l'autre, reposaient gauchement sur son giron. Elle était mal à l'aise ; moi aussi. Il est délicat de parler de ses yeux à une femme sans que cela donne lieu, de part et

d'autre, à des arrière-pensées inavouées, même lorsque, comme c'était le cas ici, on s'efforce de rester sur le terrain de la pure information. Elle le sentait aussi bien que moi, ou alors peut-être y avait-il déjà autre chose, mais je ne le crois pas. C'est elle qui a trouvé la première le moyen de sortir de ce silence ambigu ; je peux même dire qu'à partir de ce moment-là elle a pris le dessus dans notre conversation avec une aisance étonnante :

« C'est tout ce que vous vouliez me dire ? »

Non sans quelque confusion, je me suis enfin détaché de la source claire de ses yeux ; j'ai détourné brusquement le regard vers la cheminée, sans raison, sinon briser le fil invisible qui m'avait lié à elle à mon insu. J'ai alors pu lui parler de nouveau librement.

« J'aurais surtout voulu savoir si vous étiez consciente de cette ressemblance, si ça vous posait des problèmes dans vos relations avec Madame Terrien. »

Elle a paru étonnée :

« Quels problèmes voulez-vous que ça pose ?

— Je ne sais pas, moi... Elle pourrait vous en vouloir de lui ressembler à ce point, on pourrait presque vous prendre l'une pour l'autre ; ça ne doit pas être évident de croiser tous les jours son sosie dans la même maison, non ? D'ailleurs c'est la même chose pour vous...

— Moi ça ne me gêne pas.

— Vous, peut-être, mais elle ? Vis-à-vis de son mari, par exemple ?

— Je ne vois pas ce que vous essayez de me faire dire. »

Elle a levé vers moi des yeux soudain devenus suspicieux, légèrement rétrécis, pareils à des lames, qui m'ont fait aussitôt battre en retraite :

« Mais rien du tout ! J'essaie de comprendre, tout simplement.

— Vous voulez comprendre quoi ? »

Sa voix s'était faite tranchante et dure, inquisitrice ; elle avait complètement retourné la situation ; mais tout son corps demeurait immobile, appuyé au profond dossier du canapé ; même ses mains n'avaient pas changé de position. J'ai reconnu le visage fermé, sans sourire, qu'offrait la femme de

Terrien sur presque toutes ses photos. Une aussi parfaite maîtrise de soi m'a fait peur et j'ai dû céder une nouvelle fois du terrain :

« Excusez-moi... Tout cela finalement n'a guère d'importance, je suppose, ce n'était que pure curiosité de ma part, mais ça n'a pas d'importance. Je voudrais plutôt que vous me parliez de Terrien... enfin, de Monsieur Terrien. Il y a longtemps que vous êtes à son service ? »

Je l'ai vue se radoucir sans que le moindre indice, dans son attitude, ne trahisse la victoire qu'elle venait de remporter. Je n'avais à mes côtés que l'employée des Terrien, prête à répondre à mes questions. Le pur dessin de son visage, réchauffé sur sa droite par la lumière du lampadaire, se détachait sur le jour gris dispensé par les fenêtres de telle sorte qu'il m'apparaissait divisé en deux zones de lumière fortement contrastées, l'une chaude et l'autre froide. Je cherchai le titre du tableau de Matisse où le peintre avait ainsi accentué de façon très synthétique, par une transposition de couleurs, les jeux de la lumière sur un visage.

« Cela doit faire cinq ans, répondit-elle, depuis qu'il est venu s'installer ici après son mariage. C'est très important pour vous ? »

Jeune Femme à la raie verte, c'était cela le titre, encore que le modèle de Matisse fût loin de pouvoir rivaliser avec la beauté de Louise. Je n'ai pas voulu lui faire sentir que cette réorientation de notre conversation m'intéressait beaucoup moins :

« Important... oui et non, je ne sais pas encore. Cela signifie que vous le connaissez depuis son mariage ? »

Elle s'est un peu troublée ; une légère rougeur est venue colorer le hâle naturel de ses joues et ses yeux, d'ordinaire si pénétrants, ont imperceptiblement cillé.

« Enfin, oui, juste après son mariage.

— Alors vous m'intéressez, ai-je poursuivi en souriant ; vous m'intéressez parce que vous êtes sans doute la seule personne — hormis sa femme, bien entendu — qui ait pu l'observer durant cette période critique.

— Quelle période critique ?

— Celle sur laquelle je travaille, évidemment ! le moment où il a démissionné de toutes ses fonctions pour se retirer ici.

— C'était une période critique ? »

L'ingénuité de sa question m'a paru trop convaincante pour être parfaitement sincère. Pour la première fois j'ai douté de Louise : elle me cache quelque chose, me suis-je dit, et pour mieux me le cacher elle prend le parti de se ficher ouvertement de moi. Je ne pouvais pas autrement m'expliquer cette naïveté grossièrement appuyée — elle était allée jusqu'à écarquiller pour moi des yeux limpides — chez une jeune femme qui, il y a cinq minutes, venait de me remettre en place avec un aplomb si surprenant. C'est à partir de ce moment-là que je me suis tenu sur mes gardes, mais j'ai continué l'entretien sur le même ton déagagé que je venais d'adopter :

« Critique pour moi, en tout cas. Pour tout vous dire, je mène une recherche sur... comment dire, la cohabitation de l'homme public et de l'homme privé chez les personnages politiques, une sorte de thèse si vous voulez. A ce titre-là le Président Terrien représente un cas de figure exceptionnel, cela va de soi ; et ce qui m'intéresse chez lui, justement, c'est ce moment où tout a basculé, où il a fait ce choix, voyez-vous, un choix qu'il est pratiquement le seul à avoir fait, du moins dans ces conditions-là, c'est-à-dire en pleine possession de tous ses moyens physiques et, pourrait-on dire, politiques... »

Elle m'écoutait maintenant avec un demi-sourire qui pouvait tout aussi bien manifester l'émerveillement candide devant d'aussi saugrenues préoccupations qu'une moquerie discrète à mon égard, mais cela m'était égal : je venais de me rendre compte qu'il était sans doute plus de midi — devant elle je n'osai pas consulter ma montre — et que Terrien risquait de nous interrompre d'un moment à l'autre ; je n'aurais vraisemblablement plus le loisir d'interroger Louise comme cela, en tête à tête ; il fallait faire vite et tirer le maximum de cette occasion imprévue. Je l'ai soumise à une batterie de questions en règle sur le comportement de ses patrons — leur mode de vie, leur emploi du temps, quelles réflexions avaient pu échapper à Terrien, les visiteurs qu'ils avaient reçus, leurs relations avec les gens du cru, et jusqu'à des précisions indiscretes sur la bonne entente qui régnait dans leur couple. Elle répondait à tout cela de

bonne grâce, esquivant parfois le feu de ma curiosité par un « comment voulez-vous que je le sache ? » qui paraissait de bonne foi car il faut reconnaître que, dans ces cas-là, elle ne pouvait vraiment pas le savoir, mes exigences allaient effectivement trop loin. Elle avait fini en quelque sorte par se prendre au jeu elle aussi, relâchant peu à peu la raideur de son buste pour s'abandonner aux formes confortables du canapé, et un sourire amusé, dénué de toute arrière-pensée, illuminait son visage à chacune de mes nouvelles questions. Elle y répondait beaucoup plus librement, laissant s'exprimer tout son corps, par des mouvements de tête, une diversité de mimiques et d'intonations, une vivacité de gestes dont je ne l'aurais pas crue capable auparavant. Si je n'apprenais pas grand chose sur Terrien j'avais la surprise de découvrir une Louise complètement différente de l'image que je m'en faisais depuis hier, volubile et enjouée, malicieuse et presque trop « gamine » pour tout dire. Mais, malgré le charme de plus en plus primesautier de cet entretien — il nous arrivait de rire ensemble du caractère farfelu de certaines de mes questions —, je regrettais secrètement le masque impassible et distant, dangereusement troublant, de la jeune femme que j'avais peut-être chargée prématurément d'un mystère dont elle était dépourvue. En fait je crois que je n'avais pas compris que Louise était jeune, parée de l'innocence de la jeunesse, m'efforçant de voir en elle, à cause de cette stupide ressemblance avec Madame Terrien, non seulement une femme, mais une sorte de femme fatale, investie de je ne sais quel rôle ambigu auprès de mon grand homme. Il faut préciser que Terrien lui-même, en me forçant à lire *L'Eve future* hier soir — sans aucune intention particulière, je suppose — n'avait pas peu contribué à m'orienter dans cette voie : la rare beauté de Louise, sa réserve bien compréhensible tandis qu'elle nous servait, l'étrangeté de ma situation chez Terrien, peut-être la fatigue aussi, m'avaient confusément amené à rapprocher la jeune femme de l'Hadaly de Villiers de L'Isle-Adam, l'idéale androïde fabriquée de toutes pièces par le savant Edison pour répondre à l'exigence d'amour absolu de son ami Lord Ewald.

Quand je pense qu'il y a une heure à peine j'avais pu me méfier d'elle, lui supposer des capacités de dissimulation machiavéliques ! Pour dissimuler quoi ? me demandais-je, à présent qu'elle m'entraînait à rire avec elle des

prétentions de mon enquête. Louise n'était rien d'autre que cela : le rire, le charme de la jeune et jolie employée des Terrien qui se livrait complaisamment à quelques confidences anodines sur ses patrons. Bavarde, d'ailleurs, à tel point que nous eûmes bientôt abandonné complètement l'objet même de notre entretien ; elle avait dérivé sur le flot des vacanciers qui envahissent jusqu'aux abords même de la maison pendant la saison, surtout depuis que la pointe de la Torche était devenue le "spot" fameux que l'on sait, après les championnats de funboard. « Vous ne pouvez pas imaginer, disait-elle, lorsque vous voyez la côte comme ça en plein hiver et par ce temps-là, ce que ça peut devenir en quelques jours au début de l'été ; il y a des gens qui ont le culot d'installer leur pique-nique à l'ombre de notre haie, tout juste s'ils n'entrent pas dans la cour ! C'est incroyable !

— C'est comme ça un peu partout. Mais vous me donnez l'idée de venir voir cela de plus près, moi aussi...

— J'espère bien qu'on ne vous laissera pas derrière la haie ! »

Nous avons ri de bon coeur, comme des gamins. En évoquant cela aujourd'hui, j'ai bien peur que, sans m'en rendre vraiment compte, je ne me sois laissé aller à mener une cour discrète auprès de Louise qui d'ailleurs ne s'y dérobait pas.

« Aaah, mais je vois que vous avez fait la connaissance de Louise ! »

Nous avons sursauté tous les deux. Terrien venait d'entrer et s'approchait d'un pas mesuré. Elle s'est levée précipitamment en se tournant vers lui. Je me disposais à en faire autant lorsqu'il m'en a dispensé, la main sur le dossier du canapé qu'elle avait quitté.

« Je vous en prie, ne vous dérangez pas... J'étais seulement venu vous prévenir que j'envisageais finalement de maintenir notre promenade après le déjeuner : on dirait que ça se calme... »

J'ai jeté un coup d'oeil vers les fenêtres : effectivement la pluie avait cessé de tambouriner sans que je m'en sois aperçu. On entendait encore quelques gouttes, attardées sous le rebord du toit, s'écraser çà et là sur le gravier saturé d'eau. Redevenu d'un gris lumineux, le ciel rendait à présent inutile l'appoint du lampadaire. Louise a contourné son canapé pour s'en aller sans dire un mot.

Terrien ne l'a pas regardée. Il avait pris appui des deux mains sur le dossier et ne s'est même pas retourné pour lui rappeler, alors qu'elle atteignait déjà la porte : « Vous mettez la table pour une heure, Louise, n'est-ce pas ? »

Elle est sortie sans répondre et je me suis retrouvé face à Terrien, debout derrière son dossier, tel un témoin à la barre.

« Je me suis permis de demander quelques renseignements à Louise, pour ne pas perdre ma matinée... », ai-je commencé.

Il a eu l'air embarrassé :

« A votre place, je ne m'y fierais pas trop.

— Vous croyez ?

— Je la connais mieux que vous. »

Il est venu s'asseoir devant le feu languissant que j'avais oublié de regarnir depuis un bon moment, les deux coudes appuyés sur les genoux. Il s'est penché pour éteindre le lampadaire et a repris sa position. Pour moi, avec les fenêtres de face, tout son visage s'est retrouvé dans l'ombre.

« Mais pourquoi voulez-vous...

— Louise est une mythomane », m'a-t-il coupé vivement en relevant la tête pour juger de son effet. La sécheresse du ton m'a surpris autant que cette révélation inattendue. Il garda fixés sur moi ses yeux d'un bleu gris fatigué. Les hommes blonds ont souvent ce regard très pâle en vieillissant, qui peut parfois sembler dur lorsqu'il ne donne pas l'impression, comme ici, d'une sorte d'usure qui fit paraître Terrien tout à coup plus âgé. Cette faiblesse que je surprenais dans son regard, si peu compatible avec la vivacité tranchante de sa voix, m'a fait soupçonner que je n'avais pas eu tort d'interroger Louise, même si elle ne m'avait rien appris d'important ; interroger Louise, c'était apparemment mettre Terrien en danger, éveiller son inquiétude en tout cas ; il essayait maintenant de se protéger — ou de la protéger ?— quitte à devoir me prévenir contre elle. J'ai feint une compassion innocente :

« Vous ne voulez tout de même pas dire qu'elle serait un cas pathologique ? »

Je l'ai vu faire un effort sur lui-même, comme s'il s'était débattu avec sa conscience :

« Presque... Je n'oserais pas m'avancer, je ne suis pas compétent dans ce domaine, et puis où le pathologique commence-t-il ? mais je crois que oui : presque pathologique.

— Mais enfin, comment cela se manifeste-t-il ? Parce que, à moi, elle a paru tout à fait normale...

— Cela dépend de ce qu'elle vous a raconté. »

J'ai jugé préférable de le rassurer, d'ailleurs elle ne m'avait rien raconté :

« Rien que de très anodin, vous savez — j'ai cherché le ton de complicité familière de nos anciennes relations -, c'est surtout sur vous que je l'ai questionnée, votre façon de vivre ici, votre femme...

— Et que vous a-t-elle dit ? a-t-il relevé, en alerte.

— Rien qui me soit très utile, malheureusement. Je me rends compte maintenant que j'étais bien naïf d'attendre d'elle quoi que ce soit. Que voulez-vous, il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre... »

Il a enfin daigné sourire en se laissant aller au fond du canapé : « J'aime autant ça : j'ai eu tellement de valets de chambre...

— Vous ne m'avez toujours pas précisé en quoi consistait la mythomanie de Louise.

— Bah, laissons cela ! Elle s'est inventé toute une histoire, si vous voulez, ça ne tient pas debout et ça n'a guère d'intérêt. Mais je suis tout de même obligé de prendre certaines précautions. Pour répondre à la question que vous me posiez hier soir, c'est une des raisons pour lesquelles je ne reçois personne ici, on ne sait jamais.

— Personne, sauf moi...

— Sauf vous, effectivement. » Il m'a gratifié de ce regard malicieux et bienveillant qui me fit retrouver l'ancien Terrien. Cela m'a encouragé à pousser un peu plus loin :

« Cela ne suffit toujours pas à répondre à ma fameuse question, il me semble.

— Eh non ! » Il s'est mis à rire si franchement que je n'ai pas insisté. Puis il a consulté sa montre et s'est levé : « Bon, il nous reste encore une demi-heure avant le repas, je vais de nouveau vous abandonner ; nous aurons tout notre

temps cet après-midi. En tout cas, ne vous en laissez pas trop conter par Louise, j'aime autant que vous soyez prévenu ; j'ajouterai même : méfiez-vous de Louise, tout simplement ! »

Je m'apprêtais à demander pourquoi me méfier de Louise, mais il était déjà sorti.

J'ai profité de l'éclaircie pour aller prendre l'air dehors ; je n'avais plus rien à faire dans cette pièce et j'étais resté enfermé toute la matinée. La fraîcheur m'a fait du bien. J'ai marché jusqu'à l'entrée de la cour, fermée par une haie de cyprès que les vents dominants avaient tous inclinés dans le même sens, et j'ai encore fait quelques pas au-delà afin de mieux situer la maison ; je n'avais rien vu lorsque nous étions arrivés, à la nuit tombée, à peine savais-je où nous nous trouvions. Au-delà du bouquet d'arbres entourant la propriété, on apercevait la mer, au loin, plate et grise, encore encombrée par des traînées de crachin. Il y avait d'autres maisons alentour, trois ou quatre dispersées, abritées aussi par quelques arbres malingres — le plus souvent des pins ou des cyprès — qui punctuaient d'accents plus sombres un horizon d'herbe sans couleur. J'ai prêté l'oreille au sourd grondement des rouleaux qui devaient s'écraser sur la plage à quelques centaines de mètres de là, étrangement amplifié par je ne sais quel phénomène acoustique, comme répercuté par la voûte du ciel bas. La pluie a recommencé à tomber et j'ai fait demi-tour. Après le sol d'herbe spongieuse où j'avais pataugé sur le chemin, j'ai perçu la matière ferme et crissante du gravier, dans la cour, comme un signe rassurant de protection et de confort. Il me restait une dizaine de minutes avant l'heure du repas ; j'ai regagné ma chambre dans l'aile droite de la maison. Je ne tenais pas à rencontrer Louise qui devait mettre la table dans le séjour et je voulais prendre rapidement quelques notes sur le peu d'éléments qu'elle m'avait tout de même fournis dans la matinée.

Terrien est arrivé déjeuner quelques instants après moi. Nous nous sommes retrouvés comme si de rien n'était. Il n'a pas fait la moindre allusion à ce qu'il m'avait confié à propos de Louise tout à l'heure ; j'ai jugé courtois et prudent de faire de même. C'est surtout lui qui a fait les frais de la conversation ; il connaissait le pays bigouden comme seul un érudit local peut le faire et ne

tarissait pas de détails historiques ou légendaires sur chaque curiosité qu'il me faudrait à tout prix visiter. J'ai compris qu'il ne m'entretenait ainsi que pour éviter tout sujet qui pourrait concerner mon travail. Le moment n'était peut-être pas encore venu, à ses yeux. J'avais appris à me conformer à sa bizarre manie d'attribuer telle ou telle fonction aux différents moments de la journée.

Louise n'a fait que deux ou trois brèves apparitions autour de la table : pour apporter le ragoût de mouton, qui devait mijoter depuis le début de la matinée, puis une corbeille de fruits et enfin les cafés. Chaque fois elle a cherché à rencontrer mon regard et chaque fois je m'y suis dérobé, baissant les yeux sur mon assiette ou feignant d'être accaparé par ce que me racontait Terrien que je sentais aussitôt sur le qui-vive, lorsqu'elle entrait, à une infime hésitation de son débit. Je n'avais aucune idée, alors, de ce qui le poussait à nous observer ainsi, Louise et moi ; peut-être voulait-il simplement s'assurer que je tenais bien compte de sa recommandation et ne tentais plus d'établir la moindre complicité avec elle ; peut-être la présence de Louise l'agaçait-elle parce qu'il ignorait ce qu'elle avait pu me confier. Toujours est-il que j'évitais de fournir le plus petit prétexte que ce fût à sa défiance, par mesure de prudence aussi : maintenant qu'il m'avait informé de la prétendue mythomanie de Louise, je commençai à trouver suspecte l'insistance de ses regards. Je les évitais donc, tout en éprouvant une sorte de culpabilité vis-à-vis d'elle : comment la pauvre fille allait-elle interpréter ce revirement alors que je m'étais montré si cordial, voire un peu galant, tout à l'heure ? C'est dire combien pesant m'a paru ce repas, d'autant plus que Terrien, lancé dans des informations touristiques qu'aurait aussi bien pu me fournir le Syndicat d'Initiatives, différait encore une fois la conversation pour laquelle j'étais ici. Non seulement j'avais l'impression de perdre mon temps, mais je ne le perdais même pas agréablement.

J'ai vu approcher le moment de la promenade avec un sentiment de soulagement. Après une dernière ondée passagère le ciel s'était de nouveau éclairci. Il y a deux sortes de temps gris : les temps gris froid — je parle de la lumière, bien entendu, non de la température et puis les temps gris chaud, lorsque le ciel, uniformément couvert comme aujourd'hui, laisse transparaître cette nuance jaunâtre, tirant presque sur le roux ; c'est un ciel précurseur de

l'orage, en été ; c'était pourtant celui que nous avions. On pourrait se croire enfin débarrassé de la pluie mais mieux vaut ne pas s'y fier. Par précaution Terrien m'a proposé un ciré ; c'était un ciré jaune de plaisancier, un peu juste pour moi ; j'ai supposé qu'il appartenait à sa femme car lui, avec sa carrure, n'aurait certainement pas pu entrer dedans ; il avait le même, deux tailles au-dessus. En refermant la porte derrière nous, il m'a annoncé :

« On va à pied, évidemment.

— Evidemment ! », ai-je repris en écho.

Nos pas ont crissé de concert sur l'épaisse couche de gravier. A la sortie de la cour, l'herbe moelleuse du chemin nous a fait un tapis de silence. Comme s'il n'avait cessé de suivre la même idée, Terrien s'est tourné vers moi :

« En voiture, bien sûr, nous aurions eu le temps de voir davantage de choses, je pouvais pratiquement tout vous faire visiter dans l'après-midi.

— Je ne suis pas ici en touriste, vous savez...

— C'est bien ce que j'ai pensé.

— De toute façon, je crois que vous préférez marcher, d'après ce que vous m'avez dit ?

— C'est vrai. En voiture on ne voit rien ; ou plutôt on voit tout mais on ne sent rien, vous ne trouvez pas ? En fait il faut choisir entre la qualité et la quantité... comme toujours », a-t-il ajouté après une courte pause.

Nous parvenions au bout du chemin qui débouchait sur la petite route goudronnée ; il a pris à droite, vers la mer, sans me consulter. Sur la chaussée, nous marchions beaucoup plus rapidement, avec facilité. J'ai jeté un coup d'oeil en arrière vers la maison, dissimulée dans son enclos de cyprès, et me suis demandé ce que pouvait bien faire Louise une fois son travail terminé, recluse dans cette propriété isolée. Les maisons voisines que j'avais aperçues ce matin s'avéraient n'être que des résidences de vacances maintenant que nous passions à proximité, jardins déserts et volets clos. Terrien allait de l'avant à vive allure et j'ai dû allonger le pas pour me maintenir à sa hauteur. Le plaisir de la marche semblait l'accaparer tout entier ; il n'avait pas prononcé un mot depuis plusieurs minutes, se contentant de me regarder de temps à autre en quête de mon approbation muette, comme pour s'assurer que je goûtais pleinement avec lui

les attraits cachés de ce pays. « Hein, qu'est-ce que vous en dites ? » lisais-je sur son visage qu'éclairait une sorte de vanité enfantine. Davantage préoccupé par les questions que je voulais lui poser que porté à l'admiration de ce paysage morne, je répondais par un sourire de circonstance. Nous arrivions à la dune lorsque j'ai décidé de prendre l'initiative :

« C'est vrai qu'il n'y a que comme cela que l'on peut sentir un pays », observai-je, déçu moi-même par la conviction que j'avais cru y mettre.

Il n'a pas relevé. A un mètre devant moi, il avait commencé à gravir la dune ou, pour être exact, l'étroit sentier sablonneux ménagé entre des piquets de bois afin justement d'éviter qu'on ne la gravît n'importe où. Je me rendis compte que j'avais plutôt mal choisi le moment de mon intervention : on ne répond pas en grimant un chemin de sable qui s'éboule sous vos pieds, tendu vers le spectacle qui va s'offrir à vous au sommet. La découverte de la mer en effet, où qu'on se trouve — entre de verdoyantes frondaisons au détour de la route qui conduit à la plage ou du haut de la dune comme ici -, provoque toujours en nous l'émotion éphémère de sa resplendissante évidence, lumineuse réminiscence, peut-être, des lointains matins de la vie. On ne parle pas devant l'imminence de cet instant unique, Terrien n'était pas le seul à le savoir. Aussi ne lui tins-je pas rigueur de rester sans répondre. Il s'était arrêté là-haut, d'où il embrassait du regard toute l'étendue de la baie. Un vent d'ouest plus frais, venu directement du large, m'a frappé au visage dès que je l'ai rejoint. Il a tendu la main vers la mer :

« Audierne, là-bas au fond... Ici c'est la plage de Pors Carn. Plus loin, vous avez Tréguennec. En fait, tout ça c'est la baie d'Audierne, jusqu'à la Torche, là, à notre gauche.

— Impressionnant, ai-je commenté en suivant la direction de sa main. Mais j'aurais cru la pointe de la Torche plus haute, elle a une telle réputation. En réalité ça ne fait qu'une espèce de petit promontoire rocheux ? »

Mon manque d'enthousiasme l'a visiblement contrarié :

« Ne vous y fiez pas : nous sommes exposés plein ouest à la grande houle formée au large ; il faut venir voir cela un jour de gros temps... »

J'ai tenté de compenser ma maladresse :

« Il paraît que c'est grandiose, oui, j'en ai entendu parler...

— Ça n'est rien, c'est le genre de choses qu'il faut voir par soi-même ! Vous en aurez peut-être l'occasion un jour... Parce que ces rouleaux-là, voyez-vous il désignait le bas de la plage à demi découverte où l'ample ondulation d'une houle grisâtre déferlait en éclatants bouillons d'écume ces rouleaux-là, c'est la côte par temps calme ; les jours de tempête, c'est autre chose !... Vous préférez aller à droite ou à gauche ?

— Plutôt vers Audierne ; à gauche nous risquons de nous retrouver tout de suite à Saint-Guérolé, non ?

— Nous n'y sommes pas encore... Mais après Pors Carn, si cela vous dit, il y a un très agréable sentier côtier qui nous mènerait jusqu'au port...

— Je préfère tout de même la plage, ai-je insisté ; je crains que nous n'ayons trop de distractions en passant par le bourg ; je verrai Saint-Guérolé une autre fois. Par là — du menton je lui indiquai la longue plage déserte — l'environnement me semble plus propice à... notre conversation. »

A la manière dont il a souri largement, je vis bien qu'il ne m'avait proposé ce choix que par taquinerie, sans douter un instant de ma réponse :

« Ah, vous êtes tenace, vous ! Il ne faudrait vraiment rien vous promettre ! »

Je me suis excusé de mon air le plus modeste : « Que voulez-vous, je suis là pour ça... »

— Je le sais. Remarquez, ce n'était pas un reproche, il faut que vous fassiez votre travail... Alors allons-y. »

Nous avons dévalé quelques mètres de gros galets avant de parvenir sur le sable. « Il sera plus facile de marcher sur le sable humide », m'a dit Terrien en continuant à descendre vers la mer.

J'ai suivi la tache jaune de son ciré qui me précédait une fois de plus. A la lisière de l'eau, là où venait s'épuiser, dans un glissement de gravier fin, chacun des efforts puissants de l'océan, nous sommes légèrement remontés sur la plage en prenant la direction de la baie. Depuis que nous étions à son niveau, le fracas régulier de ce déferlement liquide n'avait plus rien de la sourde rumeur que l'on perçoit de loin ; il nous éclaboussait de son énorme richesse orchestrale, vibrant de toutes ses cordes et ses cuivres, de l'explosion prolongée de ses cymbales,

comme si nous en fussions devenus le centre. A la façon dont, la tête haute, il humait à pleins poumons l'air salin, j'ai compris que Terrien ne se déciderait pas à parler, qu'il ajournerait encore notre entretien si je ne lui forçais pas la main. Je sentais aussi toute l'incongruité de nos paroles devant un spectacle pareil.

« Dites-moi, Gilbert, ai-je tout de même hasardé — c'était la deuxième fois que j'utilisais son prénom depuis qu'il m'y avait autorisé -, il y a une question que j'aimerais depuis longtemps vous poser... »

Il a continué à marcher du même pas sans détourner la tête :

« Faites...

— La formulation n'est peut-être pas la bonne, mais vous comprendrez ce que je veux dire. J'aimerais savoir à quel moment vous avez eu l'impression de vous réaliser le mieux : lorsque vous étiez au sommet du pouvoir ou maintenant que vous voici redevenu un simple citoyen ? »

Je n'attendais évidemment pas qu'il répondît du tac au tac, mais il a vraiment pris son temps, baissant et relevant plusieurs fois la tête en marchant comme si la solution avait dû venir de ce triple feston d'écume qui ourlait la côte devant nous jusqu'à l'horizon.

« On peut dire que vous n'y allez pas par quatre chemins, vous, heureusement que je commence à vous connaître... C'est précisément la question que je ne cesse de me poser, figurez-vous, ça n'est pas la plus facile...

— Justement, peut-être parvenez-vous maintenant à vous faire une idée ?

— Je l'espère, murmura-t-il comme pour lui-même.

— Et alors ? » Je ne tenais pas à le laisser m'échapper cette fois-ci ; je savais que cette promenade constituait le seul véritable entretien qu'il m'accorderait et, de toute façon, je ne pouvais pas m'éterniser chez lui : je ne disposais que de trois jours, il me faudrait rentrer demain.

« Alors j'espère que c'est maintenant, que je ne me suis pas trompé... Voyez-vous, je suis persuadé que chacun vit et agit en fonction d'une image de lui-même qu'il s'est inconsciemment composée ; on pourrait appeler cela "but", "objectif", si ce n'étaient pas là des projets sciemment formulés. L'image de soi, telle que je l'entends, relèverait d'une élaboration beaucoup plus obscure,

inavouée... Mais vous devez très bien comprendre cela, Yvan, c'est plus ou moins l'objet de votre recherche, si je ne me trompe ? »

Qu'il se souvienne des explications que je lui avais fournies dans ma lettre m'a agréablement surpris.

« C'est à peu près ça.

— Quel serait le titre de votre ouvrage, déjà ?

— *La Gloire et le Politique*, répondis-je rapidement, craignant qu'il ne cherche à détourner de nouveau la conversation.

« Ah oui, c'est cela... Eh bien cette image secrète, c'est ce que vous appelleriez la « gloire », si vous voulez. Réussir — se "réaliser" comme vous dites — n'est rien d'autre que parvenir à faire coïncider sa vie avec cette image, quelle qu'elle soit. » Il avait parlé jusqu'à présent sans me regarder, le visage tourné vers l'inlassable roulement des eaux à nos côtés. Soudain il s'adressa à moi avec une conviction étrangement exaltée : « Il peut y avoir des "gloires" bien modestes, vous savez ; il m'aura fallu toutes ces années pour le comprendre ; ce sont tout de même des réussites !

— Vous voulez dire que votre carrière politique ne fut pas une réussite ? Pourtant tout le monde s'accorde à reconnaître...

— Attention ! me coupa-t-il en me faisant faire un brusque écart d'un coup de coude ; nous voilà les pieds dans l'eau, la marée remonte. »

Une large langue bouillonnante était venue lécher nos semelles et se retirait en pétillant sur le gros sable humide. Nous reprîmes notre marche quelques mètres plus haut.

« Non, répondit Terrien, à mes yeux ce ne fut pas une réussite. Je l'ai longtemps cru, remarquez, mais à présent je sais que non. » Il appuya cette affirmation paradoxale d'un sourire destiné à bien marquer son intention de me surprendre et enchaîna : « Dans toutes les fonctions que j'ai assumées, la dernière surtout, on n'existe plus par soi-même. C'est une banalité de le dire, mais je crois l'avoir vécu de plus en plus difficilement, en particulier au moment de mon mariage. Et savez-vous pourquoi ? Parce que ce n'est plus à cette "image de soi", intime et personnelle, que l'on tend à se conformer, mais à celle que vous imposent le regard et le jugement des autres, votre cote de popularité, les

sondages, la presse ; car les autres, ce ne sont pas seulement vos collaborateurs et vos pairs — s'il n'y avait que ça ! mais l'opinion publique tout entière. Vous savez, on parle d'image médiatique à propos des hommes politiques, celle-là serait encore supportable ; ce que je ne pouvais plus supporter, moi, c'est de devoir m'identifier à une image "médiatisée", si vous voyez ce que je veux dire, une image qui m'était renvoyée par les yeux des autres... »

Je devinais ce discours, où il se livrait pour la première fois, sous-tendu par une si douloureuse expérience intérieure que je n'ai pu m'empêcher d'acquiescer par un discret : « Oui, je vois... », au risque d'interrompre sa précieuse confiance. Mais il n'y prêta pas la moindre attention. Je crois qu'à présent il monologuait surtout pour lui-même, j'aurais aussi bien pu ne pas être là.

« Autrement dit, reprit-il après ces quelques secondes de méditation silencieuse, c'était ma "gloire", comme vous dites, qu'on m'avait confisquée, ce rapport profond à moi-même dont je vous ai parlé. On y avait substitué une autre gloire, tout extérieure et superficielle — dont la plupart des gens se satisfont d'ailleurs -, dans laquelle je me reconnaissais de moins en moins. Remarquez quand je dis "on", personne n'est évidemment à mettre en cause, c'est tout un système, une fatalité qui doit être le lot de tout homme public. J'avais donc moi-même fait ce choix, en quelque sorte, en entrant dans cette carrière ; à l'époque je ne le savais pas... »

Il continua à marcher pensivement, paraissant peser tout ce que ce choix lui avait coûté. Un fin crachin commençait à nous mouiller le visage et les rares cheveux blonds de Terrien, coupés court en une sorte de brosse aplatie par endroits, avaient pris une teinte plus foncée qui accentuait encore les rides profondes autour de sa bouche. D'un même mouvement, nous avons rabattu les capuches jaunes de nos cirés et sommes remontés vers la droite sans nous être concertés. Les rouleaux se brisaient plus serrés, perdant de leur ampleur, depuis qu'ils atteignaient la déclivité de la plage. L'immense courbe de la baie se perdait dans la grisaille qui avait tout envahi. J'ai tourné la tête dans le capuchon de mon ciré — je ne voyais plus Terrien que d'un oeil et, quoique nous fussions ainsi isolés chacun dans sa carapace de toile plastifiée, je ne nous avais

jamais sentis aussi proches. Je lui ai demandé : « Et ce nouveau choix, Gilbert, votre démission, il ne vous arrive jamais de le regretter ? »

Il m'a considéré d'un demi visage borgne, comme moi, de l'intérieur de sa capuche :

« Jamais. Je ne sais peut-être pas exactement ce que je suis, mais en tout cas j'ai renoncé à ce que je n'étais pas... C'est déjà énorme.

— Je ne parviens pas à m'expliquer que vous soyez le seul à avoir pris cette décision... La plupart de vos confrères n'abandonnent les affaires qu'à la toute dernière limite, contraints par un échec politique, la maladie ou le plus souvent la mort ; ils vont tous jusqu'au bout... Aucun d'entre eux n'aurait donc fait de cheminement analogue au vôtre ? »

La voix sortit d'un ciré ruisselant, courbé à mes côtés, qui gravissait pas à pas la pente d'un sable trompeur, que la pluie n'avait mouillé qu'en surface, vers le cordon de galets de la dune : « Il faut croire que non. Sans doute ne se proposent-ils qu'une gloire extérieure, je comprends très bien cela. Je vous ai dit tout à l'heure qu'on pouvait envisager les gloires les plus modestes, il y a aussi les plus ambitieuses, naturellement. Il est encore possible que l'image d'eux-mêmes qu'ils se sont constituée se trouve coïncider avec leur image publique ou historique, pensez à de Gaulle, par exemple. Ceux-là seraient sans doute les véritables hommes d'état, lorsqu'il y a cette parfaite adéquation...

— Et vous ? »

Un rire détendu émana de la capuche : « Ah, ah, non ; je n'en suis pas un ; la preuve. J'ai accompli correctement mon travail, c'est tout. »

Nous avons atteint le sommet de la dune et il se retourna pour contempler l'ondoiement de la mer presque étale qu'une pluie serrée unissait au ciel gris. Je l'ai laissé reprendre son souffle.

« Vous péchez par excès de modestie...

— Non, répliqua-t-il avant de se lancer dans la descente sur ce versant terrestre de la mer qui s'étendait à nos pieds. Je n'ai plus aucun doute là-dessus, croyez-moi. »

Arrivés sur le sol ferme, comme la pluie crépitait sur nos cirés et que nous pressions l'allure, j'ai tâché de prolonger malgré tout un entretien que je savais unique :

« Vous savez, Gilbert, je pense que si vous êtes le seul à avoir pris cette décision, c'est aussi parce qu'elle nécessite un certain courage...

— Peut-être, oui », a-t-il concédé contre toute attente (je craignais, étant donné le regain du mauvais temps, qu'il ne considère notre conversation comme terminée). « Mais les choses m'ont été beaucoup facilitées...

— Vous voulez dire, du fait de votre mariage ?

— Exactement. Mais pas comme on l'a raconté. Vous n'ignorez pas — ce n'est un secret pour personne — que j'ai épousé l'une de mes femmes de chambre ?

— Non, évidemment..., ai-je reconnu, quelque peu embarrassé de le voir aborder ce délicat sujet aussi directement.

— C'est cela qui m'a aidé. »

Afin de pouvoir nous entendre, nous marchions très près l'un de l'autre, véritablement côte à côte, sur une petite route semblable à celle que nous avons empruntée à l'aller ; lui, très droit, le regard loin devant selon son habitude ; moi, le dos instinctivement arrondi comme pour me protéger davantage de la pluie. Notre longue promenade sur la plage nous avait éloignés suffisamment de sa maison pour que je ne parvienne plus à la repérer sur la plate étendue de cet arrière-pays où chaque habitation était dissimulée par de sombres bouquets d'arbres qui me paraissaient identiques. Je me suis penché vers lui afin d'apercevoir son visage : « Le scandale ? »

Il a ricané amèrement : « Ah, ah... vous aussi ? »

— Que voulez-vous, je n'ai pas plus d'informations que les autres, ai-je plaidé pour me justifier.

— C'est juste, m'a-t-il accordé avec aménité ; excusez-moi. Voyez-vous, il n'y a rien qui m'agace davantage que cette interprétation facile et médiatique — surtout médiatique — dont tout le monde a fait des gorges chaudes pendant des mois. Non, lorsque j'affirme que mon mariage m'a aidé, je veux dire qu'il m'a fourni le prétexte pour partir, votre fameux "scandale" m'a tout au plus fourni un prétexte. Je voudrais que vous sachiez bien qu'il n'a absolument pas été la

cause de mon départ, retenez bien cela : absolument pas ! Je serais parti de toute façon, mariage ou pas. Mais c'est précisément cela qui aurait constitué le véritable scandale, que j'abandonne tout sans raison, vous imaginez ? Enfin, sans raison valable à leurs yeux. Qui aurait compris ? Alors, oui, on aurait pu parler de scandale, une chose pareille ne se serait jamais vue ; là, je devenais inquiétant et dangereux... Mais un simple "mariage morganatique" comme titraient alors les journaux — et Dieu sait s'ils se sont gargarisés de ce mot-là ! ça faisait recette dans la presse à sensation — un mariage morganatique, ça se voit tous les jours, on ne renonce pas à une carrière politique pour autant ; je ne suis tout de même pas le prince de Galles, hein ?

— Ainsi vous n'avez jamais révélé votre motivation véritable à qui que ce soit, même à vos conseillers ou vos plus proches collaborateurs ? »

Il a soulevé le coin de sa capuche pour me toiser avec un amusement protecteur :

« A quoi bon, mon cher Yvan, dites-le moi ? Vous pensez sérieusement que ça les aurait intéressés ? Est-ce que j'ai un tempérament à aller me battre contre les moulins à vent ? Ils sont persuadés que j'ai tout abandonné par amour, pour me vouer corps et âme à mon idylle avec ma toute jeune femme ; ça faisait une trop belle couverture pour *France Dimanche*, pourquoi les détromper ? Dans la mesure où, moi, ça m'arrangeait... »

Nous avons poursuivi notre marche plusieurs minutes sans rien dire. Puis Terrien a quitté la route pour s'engager dans un étroit sentier, tracé, à travers la prairie détrempée, par de multiples passages. Afin de rester à sa hauteur, j'ai dû me mettre à marcher dans l'herbe mouillée malgré mes légères chaussures de ville, mais ça n'avait plus d'importance : depuis qu'elles avaient pris l'eau tout à l'heure sur la plage, j'avais déjà les pieds frigorifiés. Je me suis hâté de reprendre :

« Autrement dit, vous aviez renoncé à toute ambition ? Je ne parle pas seulement de l'ambition du pouvoir, mais du désir de laisser après votre départ une justification qui vous soit favorable. »

Il a réagi presque avec colère : « Comment cela, renoncé ? Au contraire ! Cela fait une heure que je vous en parle, de mon ambition ! Il suffit de savoir où

on la place... N'allez pas prétendre que j'ai renoncé à l'ambition, je lui ai tout sacrifié !

— Même votre femme ? »

Je savais qu'à ce moment-là j'allais sans doute trop loin. Il a fait mine de ne pas entendre et n'a rien répondu. Je m'aperçus que nous étions parvenus devant une haute haie de cyprès dans laquelle s'ouvrait un portillon de bois verni que Terrien a poussé. Nous sommes entrés dans un petit jardin d'agrément que je ne soupçonnais pas à l'arrière de sa maison ; un étroit rectangle de gazon bien dru y verdissait déjà, à l'abri des vents salins. Comme par un fait exprès, maintenant que nous étions arrivés, la pluie paraissait se calmer. Tandis qu'il s'appliquait à refermer le portillon, dont le loquet semblait grippé par le vernis, je lui ai demandé s'il m'autoriserait à faire état de ce qu'il venait de me confier. Il a rejeté sa capuche en arrière et m'a longuement examiné de ses yeux délavés. Puis il a commencé, très lentement, à dégrafer les boutons-pression de son ciré.

« Dans le cadre de votre étude... oui, a-t-il enfin décidé. Si vous tenez à parler de moi, je ne vois pas comment vous pourriez faire autrement. Mais je refuse absolument que vous en fassiez toute autre utilisation, dans la presse ou ailleurs, vous vous en doutez bien.

— Mais c'est bien comme cela que je l'entendais, rassurez-vous, » me suis-je empressé de renchérir.

Il m'a lancé un dernier coup d'oeil où je crus discerner une pointe d'ironie : il avait toujours su, bien sûr, qu'il m'accorderait cette autorisation et ne faisait que s'amuser de mes inquiétudes, de mon soulagement, avec le détachement souverain du promeneur qui, du bout de son bâton, agace quelque gros scarabée rencontré sur le bord du chemin.

Nous avons pénétré dans la maison par la porte de derrière qui donnait accès, par un couloir, au vestibule que je connaissais. Terrien a suspendu son ciré aux patères le long du mur et j'ai accroché le mien à côté. « Que diriez-vous d'un café bien chaud, maintenant ? a-t-il proposé en se frottant les mains.

— Si vous le permettez, je vais d'abord aller changer de chaussures. »

Il a considéré mes pieds trempés : « Comme vous voudrez... Je demande à Louise de nous préparer le café et je vous attends. »

En sortant par la porte de devant pour regagner ma chambre, il m'est venu une idée saugrenue : j'ai fait le tour, me suis-je dit, au bout du compte j'ai simplement fait le tour de la maison de Terrien en passant par la plage.

De retour quelques minutes plus tard, alors que j'entrais dans le séjour l'esprit encore préoccupé par notre conversation, il s'en est fallu de peu que je ne bouscule Louise qui ressortait. Ni elle ni moi n'avions vu l'autre arriver et nous nous sommes retrouvés presque coincés tous les deux dans l'étroite embrasure de la porte. Une intense et fugitive bouffée de chaleur m'a parcouru au moment où se frôlaient nos poitrines, de biais, sans même que nous ayons le temps d'échanger un regard. Tout en espérant secrètement qu'il n'avait rien remarqué, c'est avec un sentiment de culpabilité diffuse que j'ai traversé la pièce pour rejoindre Terrien au salon. Il m'accueillit d'un ton narquois que je ne lui connaissais pas :

« On pourrait faire de plus désagréables rencontres, hein ? Ce n'est pas votre avis ? »

J'ai réussi à esquiver le coup en prenant le temps de m'asseoir.

« C'est de ma faute, je pensais toujours à notre promenade... Et... je n'ai même pas songé à m'excuser... »

— Bah, je ne crois pas qu'elle vous en tienne rigueur. Après tout votre émotion est bien naturelle. »

Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait d'une attaque en règle et que je ne m'en tirerais pas à si bon compte. Il s'est penché sur la table pour nous servir le café, posément, comme si de rien n'était, me laissant digérer sa sibylline remarque.

« J'avais cru observer déjà que Louise ne vous était pas indifférente, a-t-il repris. Un sucre ? »

Je n'ai fait qu'acquiescer d'un mouvement de tête, au mépris de la plus élémentaire politesse. Il a délicatement saisi dans les mâchoires de la pince d'argent un morceau de sucre roux qu'il laissa choir dans ma tasse.

« Merci, ai-je dit.

— Est-ce que je me trompe ? » a-t-il insisté d'un ton faussement innocent.

Il n'y avait plus d'échappatoire. J'ignorais quel jeu jouait Terrien, mais je décidai d'y jouer moi aussi ; on verrait bien :

« Je me demande à qui elle serait indifférente ; lorsqu'on rencontre une femme comme cela... il faudrait être de bois.

— Et vous n'êtes pas de bois...

— Pas plus que vous », lui lançai-je froidement, car ses tortueuses manoeuvres commençaient tout de même à m'agacer. Il a soulevé précautionneusement sa soucoupe avec la tasse trop pleine, s'est radossé au canapé en se mettant à tourner avec application son café.

« C'est juste, a-t-il reconnu. Mais j'ai ma femme, moi, vous oubliez que je suis jeune marié... »

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Avant de me rendre compte de ce que je disais, de réaliser à qui je parlais, je me suis entendu répliquer : « Je ne vois pas ce que ça change... Au contraire : il y a une telle ressemblance entre elles que vous devriez être davantage exposé que moi aux charmes de Louise. »

Il a aspiré sans se presser deux ou trois gorgées de café avant de reposer la tasse sur la table. « Ce n'est pas la même chose », a-t-il enfin lâché, pensif.

J'ai souri, un peu complaisamment je l'avoue, estimant que nous étions maintenant à égalité ; je venais de réaliser que j'avais sans doute fait plus de mal que je ne croyais à Terrien, mais il était trop tard pour réparer quoi que ce soit. J'ai néanmoins changé de ton :

« Cela va de soi, excusez-moi... Je voulais plaisanter, bien sûr. »

M'entendre faire ainsi amende honorable ne l'a pas pour autant désarmé. Il m'a regardé, légèrement par en dessous mais droit dans les yeux :

« Mais je ne plaisantais pas du tout, moi, vous savez ! J'ai réellement constaté, depuis hier soir, que Louise vous a fait une grosse impression. » Avant que je ne trouve le moyen de protester, il ajoutait : « Vous devriez peut-être tenter votre chance, Yvan, on ne sait jamais... »

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je viens de vous le dire ! »

Il me considéra avec une sorte de gravité amusée, comme si sa suggestion eût été vraiment importante et sérieuse en même temps qu'il prenait plaisir à mon désarroi. Il faut reconnaître que cette fois-ci j'étais bien coincé ; il m'avait eu ; en trichant, bien sûr, au prix de la transgression des plus élémentaires conventions sociales quel hôte se serait permis de faire une telle proposition à son invité ? — mais n'avais-je pas agi de même avec lui tout à l'heure par ma grossière allusion à la ressemblance de sa femme et de Louise ? L'idée qu'il me rendait seulement la monnaie de ma pièce m'a un instant rassuré ; c'était normal, après tout, qu'il use des mêmes armes que moi, je l'avais bien cherché, encore heureux qu'il ait pris la chose sur ce ton. Et comme lui tout à l'heure, j'eus recours à la providentielle tasse de café pour m'octroyer un délai de réflexion. Apparemment détendu, j'en ai bu quelques gorgées. Puis il a bien fallu répondre quelque chose :

« Je me demande ce que vous iriez penser de moi si je m'avisais de mettre votre conseil en pratique...

— Mais... pas le moindre mal ! Louise vous plaît, non ? Alors ?... Quel mal y aurait-il à laisser parler sa nature ?

— Encore faudrait-il que Louise soit d'accord ! Qu'en savez-vous ? Rien n'indique... »

Il s'est esclaffé : « Vous ne voudriez tout de même pas que j'aie lui demander ! Amphitryon, peut-être, mais tout de même pas entremetteur ! »

J'ai ri aussi, sans grande conviction, comme si nous plaisantions de quelqu'un d'autre. Puis soudain quelque chose, un vague souvenir scolaire qui se frayait obscurément un chemin dans ma mémoire, m'a mis la puce à l'oreille.

« Qu'entendez-vous au juste par Amphitryon ? »

Il a feint un étonnement exagéré :

« Comment, vous ne connaissez pas le vieux mythe d'Amphitryon ?

— Si, bien sûr. C'est ce prince, thébain je crois, qui passait pour donner de si somptueux festins ?

— Pas trop mal... Mais il y a encore des lacunes dans vos humanités. Vous devriez savoir que, selon la légende, Jupiter a pris l'apparence d'Amphitryon afin de séduire sa femme Alcmène ; c'est ce qui a donné naissance à Hercule.

Relisez vos classiques, mon cher Yvan, Molière ou même Giraudoux, Plaute... c'est bien une comédie de Plaute aussi, je crois ? »

Je n'ai pas osé avouer que je n'en savais rien.

Il s'est presque allongé sur l'accoudoir de son canapé pour atteindre l'interrupteur du lampadaire. La vive lumière m'a fait cligner des yeux : nous continuions déjà depuis un bon moment à converser dans la pénombre.

« Ah !... On y voit tout de même plus clair ! » a constaté Terrien avec satisfaction.

J'ai voulu profiter de l'occasion pour prendre congé jusqu'à l'heure du repas. J'allais me lever après avoir vidé ma tasse, quand il m'a retenu :

« Pour revenir à Louise, avouez que je ne me suis pas tellement trompé...

— Puisqu'il faut avouer, je l'avoue, ai-je reconnu pour en finir. Je ne vois pas pourquoi je serais plus insensible qu'un autre à l'attrait d'une belle fille ».

Ma soumission l'a réjoui au-delà de ce que j'aurais pu imaginer :

« Vous voyez bien ! J'en étais sûr. Dès que je vous ai vu, j'ai pensé que Louise vous plairait.

— Je ne vois pas comment vous avez pu... »

Il a balayé toutes mes objections d'un geste péremptoire :

« Comme ça, une idée... »

C'est là-dessus que je l'ai quitté. Cette fois il n'a pas tenté de me retenir. Sans doute était-il arrivé à ses fins et considérait-il qu'il avait dit tout ce qu'il avait à me dire. Je me suis dirigé vers la porte avec le sentiment désagréable qu'il devait me suivre des yeux et parvins dans la cour, qu'obscurcissait un frais crépuscule, avec un réel soulagement. Je n'avais rien pu percevoir des véritables intentions de Terrien, au cours de cette conversation surprenante. En pénétrant dans ma chambre, humide et froide, me restait, comme une vague culpabilité, la conscience de n'avoir pas su me montrer à la hauteur.

Davantage pour dissiper ce malaise que par réelle nécessité, je me suis forcé, pendant une heure, à rédiger quelques notes afin de mieux fixer les points les plus importants de notre entretien sur la plage. Puis, pour meubler le temps avant le repas, j'ai aussi couché par écrit, à tout hasard, cette conversation que

nous venions d'avoir à propos de Louise. C'est à partir de ces différents éléments que je travaille aujourd'hui, mais finalement ils me servent surtout de repères, de pense-bêtes ; car dès que je commence à évoquer un moment ou un autre de ces journées, je m'étonne de la précision avec laquelle me reviennent en détail les moindres de nos paroles et je n'ai plus aucun besoin de me reporter à ces notes.

Je m'étais installé pour écrire au petit bureau devant la fenêtre et me suis bientôt complètement abîmé dans cette tâche, sous le cercle de lumière douce répandue sur le sous-main par la lampe de porcelaine à fleurs — du Strasbourg, si je ne me trompe. J'avais bel et bien oublié l'heure du repas lorsque Louise a frappé à ma porte, à tel point que je n'ai pas réalisé immédiatement ce qu'elle venait faire là. Elle était entrée aussitôt, sans se soucier de ma réponse, et resta quelques secondes à m'observer avant d'annoncer que Terrien m'attendait. Sans ajouter un mot, elle m'a précédé dans la cour, comme on ramènerait à la maison l'enfant coupable de quelque innocente escapade. J'ai suivi la fragile silhouette noire que découpait à contre-jour l'éclairage extérieur de la façade et je me rappelle avoir presque souffert pour elle de la sentir marcher ainsi, chaussée de ses légères ballerines à semelles fines, sur les arêtes aiguës du gravier que j'écrasais derrière elle. Elle est entrée sans se retourner pour disparaître aussitôt au fond du couloir, sa mission accomplie. J'ai rejoint Terrien qui m'attendait effectivement dans la salle, feuilletant *Ouest-France*, assis à la chaleur d'une flambée. Toute ma confusion s'est dissipée devant la cordialité de son accueil lorsque je lui ai présenté mes excuses pour avoir retardé le repas. Je n'avais pas vu passer le temps, j'étais désolé. Cela l'a fait sourire ; il a replié son journal pour passer à table en me tapant affectueusement sur l'épaule. C'était surtout à cause du poisson qu'il m'avait envoyé Louise, une sauce hollandaise, ça se prépare au dernier moment et ne souffre pas de refroidir. J'ai eu l'impression qu'il n'accordait pas plus d'importance que cela à mon travail et le considérait même avec une condescendance amusée : c'était de mon âge, en quelque sorte, il comprenait bien ça. Louise nous servit un turbot délicieux ; elle venait de l'acheter à la criée, m'a précisé Terrien ; quant à lui, il aurait préféré me faire goûter du saint-Pierre, mais on en trouve paraît-il plus rarement. A part cela

nous n'avons fait que parler de moi durant tout le repas malgré mes quelques tentatives d'orienter la conversation sur les circonstances précises de sa démission et, une fois, sur la réaction de sa femme à sa décision de tout quitter. Il a éludé, tout bonnement, reprenant toujours ses questions sur mon projet de livre, son état d'avancement, tel ou tel aspect de ma formation en psychosociologie, ou manifestant soudain un intérêt particulier pour le cours de sociologie des institutions politiques que je donne en ce moment à l'Université. Il va de soi que je ne me faisais pas d'illusions sur l'attention qu'il portait ainsi à ma personne — une attention qui allait bien au-delà de ce qu'aurait requis la simple courtoisie — même si, par moments, je me suis laissé aller à une certaine chaleur dans l'exposé de mes recherches, emporté tout naturellement par ce rien d'amour-propre dont il est bien difficile de se garder lorsqu'on a l'occasion de parler de soi. Je restais insatisfait, et même inquiet ; insatisfait de constater que je n'apprendrais rien de plus ce soir sur Terrien — il m'avait consacré deux heures cet après-midi et cela devait suffire à ses yeux -, inquiet tout de même de sa curiosité presque indiscreète pour tout ce qui concernait ma carrière, ma personnalité intellectuelle si l'on veut, jusque dans ses détails les plus insignifiants : quel besoin avait-il donc de ces informations, pourquoi tenait-il à si bien me connaître, moi, dont il avait toujours ignoré l'existence et qui, dans moins de vingt-quatre heures, serais sans doute sorti à tout jamais de sa vie ? Aussi ai-je décliné son offre lorsque, après une excellente salade de fruits magnifiquement décorée par Louise de tranches de kiwi, de cerises confites et de quartiers d'orange qui constituaient une sorte de mosaïque colorée, il m'a proposé de regagner le salon pour terminer cela sur un verre de sa fameuse Fine. Avec sa permission, je préférais me retirer dès maintenant ; j'aurais voulu compléter les notes que j'avais commencé à rédiger avant le dîner, si toutefois j'en avais le courage, terrassé comme je l'étais après notre promenade au grand air. Il n'a laissé paraître ni déception ni surprise. Je pense que lui aussi préférait rester seul. En riant, il m'a dit que cela ne l'empêcherait pas de prendre sa Fine, tant pis pour moi ; et puis nous nous sommes souhaités bonne nuit.

J'ai regagné ma chambre dans une obscurité presque totale, n'ayant pas allumé l'éclairage extérieur puisque je n'avais aucun moyen de l'éteindre une fois arrivé là-bas (j'allais apprendre peu après qu'un va-et-vient commandait en fait cette lampe depuis chacune des ailes de la maison). Les rideaux tirés, aux fenêtres du séjour, ne filtraient dans la cour qu'une faible lueur, tout juste suffisante pour accrocher çà et là quelque reflet luisant aux carrosseries de nos voitures. J'ai fait ces quelques pas dans une nuit noire et n'ai trouvé ma porte pour ainsi dire qu'à tâtons. J'avais réellement l'intention, comme je l'avais prétexté auprès de Terrien, de me remettre au travail une petite heure avant de me coucher, mais lorsque j'ai ouvert, sur le bureau, la chemise où je serrais toutes mes notes, il m'est apparu que je n'avais tout compte fait rien d'autre à écrire. J'ai donc pris *L'Eve future*, que j'avais déposé la veille sur le coin de la table, et me suis allongé sur le lit. J'ai dû lire peut-être une demi-heure.

J'ai d'abord entendu son pas sur le gravier, trop léger pour être celui de Terrien, et j'ai prêté l'oreille. La mer grondait, au loin, mais la cour était redevenue silencieuse. La nuit, qui plaquait tout à l'heure ses noirs cartons opaques à chaque carreau de ma fenêtre, semblait s'en être détachée dans une profondeur pâle : quelqu'un avait allumé dehors. J'ai reposé le livre ouvert sur le couvre-pieds et me suis dirigé sans bruit vers la porte. Le gravier a trahi un réflexe de fuite avortée, mais il était trop tard : j'avais déjà ouvert.

Louise se tenait sur le seuil, un peu désespérée d'avoir été surprise. Elle m'a presque poussé à l'intérieur tout en actionnant l'interrupteur à droite du chambranle : la cour s'est éteinte, puis elle s'est immédiatement rallumée. Devant mon air interrogateur, elle a rapidement expliqué : « Ce n'est rien, il a dû vouloir éteindre de là-bas en même temps que moi. » Avant qu'elle n'ait refermé la porte, tout était de nouveau plongé dans l'obscurité. Nous sommes restés l'un devant l'autre jusqu'à ce que je l'invite à entrer sans me rendre compte que c'était déjà fait ; mais je n'ai rien trouvé d'autre à dire que : « Entrez, je vous en prie, asseyez-vous », en lui indiquant vaguement les fauteuils devant la cheminée. Elle a fait quelques pas, étouffés par l'épaisseur des tapis : « J'aurais voulu vous parler... » J'ai répété : « Je vous en prie. » Alors elle s'est assise et j'ai allumé la lampe du bureau avant de m'installer dans

l'autre fauteuil en face d'elle. J'ai aussitôt été gêné par ses genoux, que découvrait la robe de coton noir dans ce siège un peu bas — son collant aussi était noir mais comment aurais-je pu à présent changer de place ? Je m'efforçai de concentrer toute mon attention sur son visage, le haut de son buste, ses bras nus qu'elle laissait reposer sur les accoudoirs.

« Je suppose que Monsieur Terrien vous a parlé de moi, cet après midi ? »

Elle s'était exprimée avec un grand calme, faisant peut-être chanter exagérément sa voix, beaucoup plus à son aise que moi, apparemment. J'ai pensé que j'en apprendrais davantage en ne niant pas complètement :

« Un petit peu, en effet.

— Il a semblé assez contrarié que nous ayons eu cette conversation.

— Vous croyez ?

— Cela sautait aux yeux ! Il ne vous a rien dit à ce sujet ? »

Elle a croisé les jambes et j'ai dû véritablement m'accrocher à son regard pour résister à la tentation. Sans doute a-t-elle remarqué mon effort : elle a esquissé un geste — sans grand résultat — pour tirer le bas de sa robe. Non seulement les genoux de Louise, mais tout ce que Terrien m'avait confié à son propos depuis ce matin m'empêchait d'accorder la concentration souhaitable à la situation présente, j'en étais bien conscient. Un tel état d'infériorité m'incitait à la plus grande prudence et j'ai changé de tactique, j'ai carrément menti :

« Nous n'avons pas parlé de ça. »

Malgré son impassibilité, j'ai bien vu que ma réserve la désarçonnait. Elle avait raté son ouverture, comme on dit aux échecs, et je me suis réjoui d'avoir, pour ce coup-là, pas trop mal joué. Elle devait s'attendre, comptant sur le climat de familiarité qui s'était instauré entre nous ce matin, à ce que je lui emboîte le pas et rapporte sans méfiance ce que m'avait confié son patron. Il y avait aussi une autre hypothèse, que j'ai un instant envisagée : elle aurait pu croire que je disais vrai et que nous n'en avions pas parlé ; mais à constater le désappointement qui lui avait durci à son insu les traits, ce n'était certainement pas la bonne.

« Si je vous demande de quoi vous avez parlé, a-t-elle repris, vous me considérerez comme trop indiscrete ? »

J'ai préféré voir les choses prendre cette tournure-là ; sa position de sollicitieuse, presque humiliante n'eût été le ton enjoué, me rendait l'avantage et je dois reconnaître que j'en ai profité :

« Sur le plan des principes, sans aucun doute... », ai-je commencé, non sans une certaine ironie. Une légère confusion a bruni ses deux joues. « Mais dans ce cas précis, pas vraiment puisque vous étiez concernée. »

Encore mal assuré, un étroit sourire est venu souligner sa petite victoire : « Vous voyez ! Je le savais bien... »

— J'aurais pourtant quelque réticence à vous préciser de quoi il s'agissait...

— Et pourquoi ?

— Parce que vous m'avez bel et bien rabroué ce matin lorsque j'ai évoqué votre ressemblance avec Madame Terrien.

— Ah, c'était donc encore ça ?

— Que vouliez-vous que ce soit d'autre ?

— Mais... rien. » D'un mouvement d'épaules, elle m'avait signifié que cela n'avait plus d'importance à présent. Était-elle venue me sonder parce qu'elle soupçonnait Terrien de m'avoir mal disposé à son égard ou y avait-il encore autre chose, dont il aurait pu me parler et qui l'inquiétait ? Mais, si tel avait été le cas, elle aurait dû se trouver rassurée désormais et, du coup, plus rien ne justifiait sa présence dans ma chambre. Aussi bref qu'eût été notre insolite entretien, je m'attendais à la voir se lever pour prendre congé. Elle resta assise au contraire, laissant peser sur moi un regard clair, les lèvres à peine pincées par ce genre de moue amusée qui réprime l'imminence du sourire. Il y a certainement autre chose, ai-je pensé très vite, elle n'aurait pas fait cette démarche uniquement pour cela, pour s'assurer qu'il n'avait pas dit du mal d'elle, ce n'est pas possible. En même temps j'entendais l'avertissement de Terrien : "Méfiez-vous de Louise...", et je n'avais pas du tout envie de me méfier d'elle, ne voyais pas en quoi j'aurais lieu de me méfier, quel danger pouvait bien présenter pour moi — peut-être pour lui, alors ? — cette jeune femme que je sentais prête à rire, tendue pourtant, et si séduisante, à part le danger, bien sûr, que constitue à cette heure de la nuit la présence dans une même chambre d'un homme et d'une femme de notre âge. Ce danger-là, reconnaissons-le, depuis que

j'avais compris qu'elle ne s'en irait pas si vite, je me jugeais tout à fait capable de l'affronter. "Vous devriez tenter votre chance", m'avait aussi dit Terrien, et je commençais à trouver qu'il était de bon conseil. Evidemment je ne pouvais pas prévoir que je n'aurais même pas à la tenter, cette chance-là.

Pour le moment, nous avions un sujet de conversation et, tant qu'à faire, je me suis dit que valait autant l'exploiter ; Louise paraissait mieux disposée que ce matin, au moins j'aurais rempli mon programme.

« Puisque vous êtes là, je voudrais vous montrer ses photos ; vous les connaissez peut-être, d'ailleurs, mais il y en a une en particulier qui vous fera comprendre ce que j'ai pu ressentir en vous voyant la première fois. »

Je me levai pour aller chercher le dossier dans ma valise au pied du lit. Il m'a semblé surprendre un sourire, mais je ne le jurerais pas, j'avais déjà le dos tourné. En revenant près d'elle, je me suis accroupi contre le bras du fauteuil afin que nous puissions regarder ensemble. Je lui avais posé le dossier sur les genoux, mais c'est moi qui tournais les pages.

« La voilà, c'est celle-ci. » Je lui indiquai la photo sur laquelle Madame Terrien sort une jambe de la voiture tout en inclinant le buste.

« C'est vrai, c'est bien moi », l'ai-je entendu reconnaître près de mon oreille. Je ne voyais pas son visage mais sentais, sur l'étroit accoudoir, la brûlante proximité de son bras contre le mien et toute cette partie de mon corps exposée à Louise paraissait irradiée d'une douce chaleur émanant d'elle.

« C'est tout de même extraordinaire, commentai-je.

— Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ? C'est moi, tout simplement... »

J'ai levé les yeux : elle inclina la tête sur la droite et le même pan de chevelure que sur la photo vint lui masquer la moitié de la joue.

« Comme ça ? demanda-t-elle en essayant une autre inclinaison de la tête. Plutôt comme ça...

— Comme ça, oui ! l'arrêtai-je, plaquant ma main sur son bras. Incroyable ! »

Elle sourit en secouant les cheveux de droite à gauche comme pour échapper à la pose figée du cliché : « Mais non, il n'y a rien d'incroyable — sa voix finit sur une de ces intonations hautes qui cherchent à vous persuader d'une évidence — Puisque je vous dis que c'est moi ! »

Personne n'aime à passer pour un imbécile, mais j'ai dû bien l'amuser pendant ces quelques secondes.

« Vous... sur la photo ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Vous voulez dire... vous êtes Laure Terrien ? »

Elle ne put réprimer un sourire moqueur :

« Évidemment ! Cela vous surprend ? »

J'ignore encore par quel miracle je réussis, en un éclair, à me ressaisir :

« Pas du tout.

— N'essayez pas de bluffer, répliqua Louise qui avait repris tout son sérieux, bien sûr que ça vous surprend.

— Oui, » avouai-je en me redressant.

Je me mis à arpenter la pièce, de la cheminée au bureau. Elle compulsait mon dossier qu'elle referma avant de le poser près d'elle sur le tapis :

« Je les connais, toutes ces photos... Le service de presse nous les a toutes communiquées. D'ailleurs, il vous en manque quelques unes. »

Je revins enfin m'asseoir en face d'elle et la scrutai un bon moment :

« Ecoutez, Louise, tout cela est inutile : je ne marche pas.

— Vous ne marchez pas ? »

A la timide alarme que trahirent ses yeux, je vis que j'avais frappé juste ; j'eus presque pitié d'elle ; j'aurais voulu faire semblant de la croire, ne serait-ce que ce soir, ne serait-ce qu'un quart d'heure, pour n'être pas responsable de l'effondrement que je pressentais ; mais je ne pouvais pas me le permettre.

« Non, je ne marche pas. Je vais être tout à fait franc avec vous, Louise, je crois que ça vaut mieux : Monsieur Terrien m'a effectivement parlé de vous, de votre... — vous m'excuserez — d'une certaine propension à... la mythomanie. Je suis obligé de vous le dire, maintenant. »

Tandis que je parlais, je voyais se troubler peu à peu la transparence diaphane de son regard ; une pâleur grise envahit son visage. « Le salaud ! émit-elle dans un souffle qui ne m'était pas adressé, le salaud, il avait tout prévu...

— Reprenez-vous, dis-je, effrayé par l'effet de mes paroles, reprenez-vous. Mettons les choses au point, je ne comprends plus : qu'est-ce qu'il avait prévu ?

— Mais que je viendrais vous parler !

— Et alors ? Pourquoi aurait-il prévu cela ? Qu'avait-il donc à redouter ? »

J'articulais lentement, comme on s'adresse à un enfant trop sensible que l'on voudrait ménager. Louise se leva d'un bond et me tourna le dos, plantée devant la cheminée.

« Mais ça, bien sûr ! Ce que je viens de vous dire !

— Que vous êtes sa femme ? »

Elle fit soudain volte-face :

« Vous ne le croyez pas ?

— Non, » dis-je, en tâchant de mettre dans cet arrêt toute la compréhension possible. Elle me considéra longuement avec une douloureuse expression où le défi le disputait au désespoir et j'aurais sans doute fini par la croire si cette muette supplique avait dû se prolonger davantage.

« Dans ce cas, il vaut mieux que je m'en aille. Excusez-moi pour tout ça...

— Attendez ! » J'étais debout et m'avançais vers elle. Il ne faudrait jamais céder à ses impulsions ; elles vous conduisent droit vers une vérité dont les sentiers sont encombrés d'épines, on n'en avait perçu tout d'abord que les fleurs. Je m'avançai vers elle et lui saisis le poignet : « Attendez... j'aimerais savoir pourquoi vous êtes venue me raconter cela, qu'est-ce que vous espérez ? »

Elle s'est laissée docilement reconduire au fauteuil.

« Vous auriez une cigarette ? »

Je lui en ai offert une du paquet qui traînait sur le bureau. Elle a commencé à fumer, avec une satisfaction voluptueuse, comme si le tabac eût revêtu pour elle les vertus lénifiantes d'un pavot. Elle était calmée.

« Je n'aurais pu espérer quelque chose que si vous m'aviez crue, dit-elle d'une voix absente.

— Mais espérer quoi ? »

Elle tourna les yeux vers le lit où j'avais laissé mon livre ouvert :

« C'est *L'Eve Future* que vous lisez ?

— Monsieur Terrien me l'a prêté, oui. »

Elle fit plusieurs fois non lentement de la tête — non, ce n'est pas possible — avec une expression de tendresse apitoyée, impuissante.

« J'aurais dû m'en douter... Il est encore plus fou que je ne le croyais...

— Que dites-vous ?

— Fou ! Complètement fou ! Enfermé dans son délire ! Vous faire lire *L'Eve Future* !... Mais c'est son livre mystique, *L'Eve Future*, sa bible ! »

Et comme je tentais de modérer ce nouvel emportement — Terrien, après tout, ne m'avait prêté ce livre qu'à la suite d'un hasard de la conversation, un livre qui n'était rien d'autre qu'une assez fascinante fantaisie métaphysique, sans plus, un brillant échantillon de l'esprit décadent — elle se mit à crier de telle sorte que je la crus au bord des larmes :

« Vous êtes complètement naïf ?... Vous ne voyez donc rien ?... Mais vous n'avez pas compris que j'étais son Hadaly ! C'est pour cela qu'il vous l'a fait lire, Gilbert ne fait jamais rien par hasard ! »

Je regardai cette jeune femme, dont je ne savais plus si elle était simplement Louise ou de surcroît Laure Terrien et dont l'étrange beauté, encore décuplée par une intense agitation intérieure, me troublait toujours autant que le premier soir. Elle avait jeté le buste en avant et demeurait dans cette position, deux doigts tremblants, qui pinçaient la cigarette entièrement consumée, tendus dans ma direction comme pour me prendre à témoin, m'accuser, me supplier tout à la fois.

« Calmez-vous, dis-je, bien conscient de la ridicule inefficacité de mes paroles. Je suis sûr que vous lui prêtez des intentions qui... Tout ça ne tient pas debout.

— HA-DA-LY ! répéta-t-elle en martelant chaque syllabe, cela ne vous dit rien ? Il a voulu faire de moi son Hadaly ! L'idéal d'Eternel Féminin, la femme modelée par l'homme de toutes pièces ! Je n'en peux plus ! Je vous dis que je n'en peux plus !

— Allons, comment voulez-vous... »

Elle eut un ricanement amer, se rassit au fond de son fauteuil et alluma une seconde cigarette :

« Comment, hein ? Comment ?... Vous savez qui je suis ? »

Dans l'état actuel des choses, je pouvais difficilement répondre. Elle tira nerveusement sur sa cigarette :

« Je suis sa femme de chambre.

— Cela, je le sais...

— Non, vous ne le savez pas ! Pas sa femme de chambre ici, évidemment ; j'étais sa femme de chambre au moment de notre mariage.

— Bien sûr, tout le monde le sait. En admettant que ce soit vous... »

Elle me considéra avec une impatience presque hargneuse :

« Si vous n'admettez pas cela, au moins un instant, que voulez-vous que je vous dise ?

— Je l'admets. »

Je venais de me rendre compte que j'avais tout intérêt à écouter l'histoire de Louise jusqu'au bout ; c'est elle qui m'apporterait ce que je voulais savoir sur Terrien, il n'y aurait plus qu'à faire, parmi tout ce fatras, un tri très prudent. Elle eut un sourire triste :

« Ce n'est pas vrai... mais tant pis.

— Mais si, insistai-je avec une conviction à peine feinte.

— Vous savez ce qu'il a fait de moi ? » Elle poussa du bout du pied mon dossier sur le tapis : « Tout ça...

— Sa femme ?

— Plus que ça : l'épouse officielle d'un homme d'état, une grande dame, la première dame de France, comme on dit... Je suis devenue son objet, sa poupée ; oh, réussie à la perfection ! Si parfaite qu'il n'a rien eu de plus pressé que de me cacher en arrivant ici ! »

Elle s'était détendue à présent, se persuadant sans doute peu à peu que j'accrochais à son histoire. Une histoire qui la prenait à tel point qu'elle en avait oublié de fumer et que la cendre de sa cigarette tomba sur le tapis sans qu'elle y prête attention. Pour la première fois depuis qu'elle m'avait révélé sa prétendue identité, je dus détourner le regard du luisant noir de ses genoux que le désordre de la robe avait largement découverts ; elle ne s'en souciait pas.

« Vous cacher ! Mais ce n'est pas possible...

— Il suffit de ne pas sortir de la maison ! Vous comprendrez peut-être mieux ma situation, et ce qui m'a poussée à faire cette démarche auprès de vous,

si je vous dis que je ne suis pratiquement pas sortie depuis quatre ans, sauf rarement en voiture avec lui ?

Là, je me suis tout de même dit qu'elle dépassait les bornes : séquestrée, tant qu'on y était, séquestrée ici depuis des années par Terrien ! Je décidai d'argumenter pas à pas pour l'amener à reconnaître l'inanité de tout cet échafaudage.

« Vous devez avoir pourtant des courses à faire, je ne sais pas...

— Nous avons une bonne. » Elle a dû surprendre mon sourire involontaire :
« Vous vous trompez, ce n'est pas moi.

— Mais alors, cette bonne, comment se fait-il que depuis deux jours...

— Gilbert lui a donné sa semaine, tout simplement ; je vous ai dit qu'il ne laissait rien au hasard. Lorsqu'il a su que vous deviez venir, il lui a donné sa semaine de congé. »

Je n'ai pas voulu lui porter un coup trop dur et j'ai vraiment trouvé le ton de la plus compatissante sympathie :

« Vous mentez, Louise ; vous ne vous en rendez peut-être pas compte vous-même, mais vous mentez : vous êtes déjà sortie hier, ne serait-ce que pour aller chercher ces excellentes langoustines que vous nous aviez préparées... »

Elle m'a écrasé d'un ardent regard de triomphe :

« Ah, vous croyez ?... Mais on nous les a livrées, ces langoustines, comme d'habitude ! Gilbert a téléphoné à la pêcherie dès que vous êtes rentrés.

— Je n'ai pourtant entendu venir personne, aucune voiture...

— Vous ne savez donc pas que la maison a une entrée sur l'arrière ? »

Il a bien fallu baisser pavillon :

« Si, ai-je reconnu, je le sais. »

Un vif mouvement de tête vers le plafond a ramené ses cheveux derrière les oreilles ; elle s'est levée pour jeter le bout filtre de sa cigarette dans la cheminée. Malgré moi, j'ai suivi l'inévitable déhanchement de la robe d'un oeil qui n'avait rien d'innocent. Comme elle restait le dos tourné, en contemplation devant un feu qui n'existait pas, j'eus tout le loisir de m'étonner encore de la miraculeuse élégance de sa silhouette, noire des pieds à la tête, de la chevelure aux fines ballerines, en passant par la robe et les bas ; j'allais demander si la

rigueur de cette tenue avait aussi été imposée par Terrien lorsqu'elle m'a devancé, on aurait dit qu'elle avait senti dans son dos monter l'éveil de mon désir :

« Je vous plais, n'est-ce pas ? » a-t-elle affirmé posément.

Décidément Terrien avait raison : Louise était beaucoup plus dangereuse qu'elle ne paraissait. Quelque perspective qu'elle pût ainsi m'ouvrir, il était hors de question de m'aventurer sur ce terrain-là. J'ai cru m'en sortir honorablement :

« N'importe qui reconnaîtrait que vous êtes une très belle femme, mais cela ne vous autorise pas à penser que vous me plaisez particulièrement »

Brusquement elle m'a fait face :

« Si ! N'essayez pas de vous dérober, c'est Gilbert qui me l'a dit !

— Alors s'il vous l'a dit... »

Cette réponse évasive m'a permis de reprendre mes esprits car j'avais reçu ça de plein fouet. A quoi jouait donc Terrien pour faire part à Louise d'une conversation aussi personnelle ? Puis je me souvins de l'insistance bizarre qu'il avait mise à me faire avouer mon faible — rien que de très naturel, d'ailleurs, c'est pourquoi je ne m'en étais guère défendu. Un court instant j'eus la désagréable intuition qu'ils étaient de mèche tous les deux, que tout ce qu'il m'avait raconté ne servait qu'à préparer la démarche de Louise, *me* préparer plutôt et que, comme elle le disait si justement, il avait tout prévu. N'était-ce pas lui qui m'avait encouragé, de façon presque grossière, à « tenter ma chance » ? Pourtant ça n'était pas possible, pas possible de la part d'un personnage comme Terrien ; et quand bien même ça l'aurait été, quel intérêt aurait-il trouvé à me manipuler ainsi ? Il ne me connaissait pas, je ne le connaissais pas, qu'est-ce que cela pouvait bien lui apporter ?

Louise se tenait toujours debout devant moi, les bras pendants le long du corps. Elle me plaisait autant de face que de dos mais me troublait davantage car il y avait son visage, son visage et surtout ses yeux. Elle me considérait maintenant d'un regard d'où avait disparu la surprenante assurance dont elle venait de faire preuve et qui ne conservait plus que cette limpidité anxieuse que je ne pus soutenir : on eût dit qu'elle venait de se mettre nue devant moi. J'ai baissé les yeux.

« Je voudrais que vous disiez franchement si je vous plais », a-t-elle demandé sans bouger. Et moi j'ai dit : « Oui, vous me plaisez », en relevant les yeux sur elle, mais cet aveu à demi extorqué n'a pas semblé la réjouir plus que ça ; sans doute y voyait-elle seulement la confirmation d'une certitude que rien n'aurait pu ébranler — puisque Terrien le lui avait dit... — ; elle n'avait fait qu'obtenir ce qu'elle désirait. J'ai ajouté : « Mais je ne vois pas en quoi cela pourrait modifier votre situation.

— Je le vois très bien, moi : je ne serais pas venue si je n'avais pas été certaine de cela. »

Pour une fois, elle avait très sensiblement rougi.

« Asseyez-vous, lui ai-je dit, ça me gêne de vous voir comme cela debout devant moi. »

Elle a obéi ; puis, à peine assise, a fixé quelque chose derrière mon épaule :

« Regardez : il nous surveille, il sait très bien que je suis chez vous. »

Je me suis retourné vers la fenêtre : la lumière de la cour était allumée.

« Cela ne veut rien dire, il est peut-être tout simplement sorti prendre le frais ou fermer les volets...

— Non, il sait que je suis chez vous. Ce n'est pas difficile : il n'y a pas de lumière dans ma chambre.

— Il est rentré », ai-je constaté au moment où la cour s'éteignait. Louise n'a rien répondu. J'étais tout de même contrarié que Terrien la sache avec moi, bien que je n'aie rien fait pour cela. J'imaginai qu'il devait bien s'amuser et que j'aurais droit, demain, à quelqu'une de ses caustiques allusions. C'est pourquoi j'ai voulu en terminer au plus vite ; d'ailleurs il était déjà près de minuit.

« Ecoutez-moi bien, Louise. Si vous êtes vraiment Laure Terrien — admettons-le -, pour que tout cela soit clair, j'aimerais que vous répondiez seulement à deux questions : d'abord pourquoi tenez-vous le rôle de l'employée ici, du moins depuis mon arrivée, alors que vous prétendez avoir une bonne ? Ensuite, qu'êtes-vous venue chercher auprès de moi ce soir, vous auriez aussi bien pu me parler dans la journée, ce matin par exemple ? Si vous répondiez à ces deux questions, je pourrais peut-être commencer à vous croire... »

Elle a réfléchi un long moment, consciente de jouer son va-tout. Je ne la quittai pas des yeux, attentif à l'affleurement, sur son visage, des ultimes obstacles qu'elle hésitait encore à franchir. Avant de se mettre à parler, elle a posé les deux mains sur les accoudoirs mordorés du fauteuil, comme pour s'y cramponner. Elle penchait la tête légèrement en avant, de sorte que les cheveux, sur ses joues, évoquaient la vivante image de Madame Terrien sur mon cliché fétiche.

« La réponse est la même à vos deux questions, dit-elle sans relever les yeux, mais de toute façon vous n'y croirez pas...

— Tout dépendra de cette réponse. »

Elle a soulevé le bas de sa robe, d'un geste dédaigneux :

« Vous voyez cette robe ? Cela fait deux soirs que je la porte. C'était ma tenue de femme de chambre à l'époque où j'étais là-bas. Il veut maintenant que je fasse la bonne, comme avant notre mariage... Il a des jeux comme ça.

— Rien ne vous oblige à accepter.

— Vous le croyez ? On voit bien que vous ne le connaissez pas !

— Mais enfin, vous êtes sa femme ou pas ?

— Justement ! Si j'étais seulement Louise, il y a longtemps que je serais partie ! »

Il y avait un tel accent de sincère détresse, dans ces derniers mots, que j'ai douté un instant de Terrien. Pourtant, en admettant même qu'il soit friand de ce genre de pratiques — on ne sait jamais -, je ne voyais pas pourquoi il aurait tenu à m'en rendre le témoin.

« Et il aurait précisément choisi le jour de mon arrivée pour vous demander de jouer ce rôle-là ?

— Précisément ! Vous connaissez un meilleur moyen de me cacher ? Sans compter les petits risques que cela comporte... Vous savez où il a dormi hier soi ?... Il est venu me rejoindre dans ma chambre de bonne, là, en face, dès qu'il a vu que vous aviez éteint. Coucher avec sa bonne, voilà ce qu'il veut !

— Louise, voyons, vous n'allez pas prétendre que vous vous livrez tous les deux à cette mascarade chaque fois que vous recevez quelqu'un ! ça n'a pas de sens ! »

J'eus à essayer un regard fulminant :

« Nous ne recevons **jamais** personne, vous le savez très bien ! Vous êtes le premier invité qu'il ait admis ici. »

Effectivement, je le savais. J'avais cru un peu trop facilement la confondre, tout à l'heure, et m'apercevais que c'était elle au contraire qui m'entraînait pas à pas dans les dédales tortueux de son invraisemblable élucubration, sans que j'aie réussi une seule fois à vraiment marquer un point. Je n'avais plus d'autre issue que de la suivre :

« Dans ces conditions-là, pourquoi ne partez-vous pas ? Vous n'allez pas me dire qu'il vous enferme à clef ?

— Pour aller où ? Pour faire quoi ? Je n'ai que lui... » Elle marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre d'une voix si tendue que je compris qu'elle brûlait là sa dernière cartouche : « La voici, la réponse à votre deuxième question : il n'y a qu'avec vous que je puisse m'en aller..., c'est pour cela que je suis venue.

— Avec moi ?

— Il faut que vous m'emmeniez ! »

Elle fut prise d'un tel frémissement de tout le corps que j'en aurais reculé de frayeur si je n'avais été assis, coincé dans ce fauteuil. J'ai encore tenté de la raisonner, d'une voix qu'altérait déjà le tremblement qu'elle me communiquait : « Réfléchissez, Louise, ce n'est pas pensable !

— YVAN ! » Son cri coïncida avec l'élan qui la précipitait à mes pieds, sans que j'aie pu esquisser le moindre geste, la tête sur mes genoux, pressant convulsivement ma main dont elle s'était emparée : « Emmenez-moi avec vous, Yvan ! Emmenez-moi !

— Terrien a raison, lui ai-je dit, m'efforçant de dégager ma main qu'elle frottait avec passion contre sa joue, il a raison, vous êtes folle !

— Puisque je vous plais, Yvan ! Vous ne pouvez pas refuser, je vous plais ! Vous n'avez pas le droit de me refuser ! »

J'ai encore dit : « Arrêtez, je vous en prie, arrêtez... », et puisqu'il n'y avait rien d'autre à faire j'ai commencé à lui caresser doucement les cheveux.

Il ne m'est pas possible de relater ce qui s'est passé par la suite ; ce souvenir m'est à la fois trop douloureux et trop cher. Il y eut tout un

enchaînement confus de gestes, de supplications, de caresses et d'étreintes dont personne n'aurait su démêler l'obscur nécessité. Je puis seulement affirmer que, avant qu'une heure se fût écoulée, Louise était indubitablement devenue ma maîtresse.

Je l'ai entendue se lever avant l'aube. Un froissement précautionneux de vêtements dans la pénombre. Je n'ai pas voulu émerger de mon demi-sommeil. La porte s'est ouverte sans bruit et Louise s'est esquivée dans la nuit, avec la même discrétion que lorsqu'elle nous servait dans la salle. Je ne me suis pas demandé, alors, si elle allait rejoindre Terrien ou regagnait sa chambre solitaire. Je me suis rendormi aussitôt.

On a raison de prétendre que l'air de la mer fatigue ceux qui n'y sont pas habitués, surtout l'air vif et rude de cette côte bigouden. Notre promenade de la veille avait dû véritablement m'assommer : je n'ai pas rouvert les yeux avant neuf heures. Terrien doit se faire une drôle d'opinion de moi, ai-je pensé, à me voir me lever deux jours de suite aussi tard. Puis j'ai senti parmi les draps persister une odeur indéfinissable et le jugement qu'il porterait sur mes grasses matinées a cessé d'être l'objet de mes préoccupations. J'ai pris ma douche à la hâte et me suis habillé. Avant d'aller déjeuner, j'ai aussi préparé ma valise. Je devais repartir aujourd'hui et préférais que ce fût ce matin.

Terrien m'attendait dans le séjour sans m'attendre. Bien sûr, il avait déjà terminé son petit déjeuner et s'était installé dans son canapé pour lire, mais la table était encore dressée pour moi. Je suis allé le saluer avant de m'asseoir ; sa poignée de main m'a paru aussi ferme que d'habitude. « Je vais reprendre un café avec vous », m'a-t-il dit. Nous nous sommes assis tous les deux et il a fait lui-même le service. J'ai commencé à beurrer mes tartines de pain de seigle en lui faisant part de mon intention de le quitter tout de suite après. Il s'est récrié :

« Ce matin ? Mais pourquoi ? Rien ne vous presse.

— Je devais rentrer aujourd'hui, je vous l'avais dit. »

Il a eu, vers la fenêtre, un mouvement de la tête pour m'indiquer le ciel gris, toujours sombre et bouché bien qu'il ne pleuve pas :

« C'est notre sale temps qui vous chasse ? »

J'ai souri avec lui, soulagé de voir les choses prendre une tournure aussi quelconque :

« Certainement pas !

— J'espère tout de même que ce n'est pas Louise qui vous aura déçu ? »

Il venait de dire cela sur le même ton, arborant le même sourire anodin.

« Louise ? Je ne vois pas...

— C'est une femme extraordinaire, vous savez.

— Je n'en doute pas... »

Il est parti de son rire sonore, comme s'il appréciait ma bonne plaisanterie :

« J'en suis persuadé que vous n'en doutez pas !... en tout cas que vous n'en doutez plus. »

J'ai compris qu'il ne me restait plus qu'à y aller franchement. Elle avait vu juste, hier soir : la lumière dans la cour, c'était lui. Après tout, quel mal y avait-il à confesser cette petite incartade, d'autant plus que c'était lui, pratiquement, qui m'y avait poussé ? C'est pourquoi je n'ai plus ressenti aucune gêne à reconnaître ce que, de toute façon, il savait ; je suis entré dans son jeu :

« Je n'en doute plus, effectivement... Et vous aviez raison, Gilbert, comment aviez-vous dit déjà, un beau brin de fille ? »

Je ne saurais dire combien il me coûta d'évoquer Louise ainsi, sur le mode d'une quasi grivoiserie, mais, sur le moment, je ne trouvai pas de plus sûr moyen d'éluder les autres aspects de ma soirée avec elle, des aspects dont je ne tenais pas à discuter avec Terrien. J'étais sur le point de partir ; cette affaire pour moi était terminée.

« Je suis bien placé pour le savoir, répondit-il.

— Vous voulez dire que... vous aussi ?... (Les allusions de Louise aux visites de Terrien dans sa chambre ! Dire que je ne leur avais pas accordé le moindre crédit !)

— Louise est ma femme, mon cher Yvan... Elle ne vous l'a pas dit ? »

Ce n'est pas tant la révélation elle-même qui m'a laissé stupéfait que l'ironique détachement de Terrien, dont pourtant le regard tendu épiait maintenant ma réaction avec une avidité impatiente.

« Si, mais... de telle manière... Et comme vous m'aviez vous-même parlé de son cas, j'ai cru...

— Eh bien, vous voyez : elle disait vrai... »

C'est à ce moment-là seulement que j'ai réalisé l'énormité de la situation — Terrien, sa femme, moi -, une situation, quoi que je fasse, à tout jamais irréparable. Je me suis confondu en excuses atterrées.

« Ne vous excusez pas, dit-il, vous ne pouviez pas savoir. Et puis ça me fait plaisir.

— Vous vous moquez de moi !

— Pas du tout ! Vous m'avez fait plaisir, je pèse mes mots. Vous n'imaginez tout de même pas que tout cela aurait eu lieu sans que j'y sois pour quelque chose ? Louise a besoin de vous. »

Il a bu son café comme s'il m'avait simplement annoncé que le temps allait se mettre au beau dans l'après-midi.

« Pourquoi continuez-vous encore de l'appeler Louise ? ai-je demandé, avec une suspicion où je mettais un dernier reste d'espoir.

— Louise... ou Laure, c'est comme vous voudrez. Disons que Laure est un petit peu plus ma femme...

— Et Louise ?

— Mais... la vôtre, à présent ! »

En une fraction de seconde j'eus la parfaite compréhension du piège aberrant dans lequel j'étais tombé depuis deux jours, et cela m'a rendu toute mon énergie. J'ai respiré un grand coup et me suis penché sur la table :

« Ecoutez-moi, Gilbert. Vous vous rendez bien compte que Laure et Louise sont une seule et même femme... »

Il m'interrompit sans rien perdre de son aplomb :

« Vous me croyez dérangé ? Evidemment que je m'en rends compte... C'est justement pour cela que je vous la donne.

— Que vous me la donnez ?

— Je vous donne Louise, Yvan, parlons sérieusement maintenant. Après ce qui s'est passé hier soir, vous ne pouvez plus faire semblant d'ignorer qu'elle a réellement besoin de vous ?

— Mais Louise est votre femme !

— Je le sais — il soupira profondément. Je ne peux plus rien pour elle... à part ce que je suis en train de faire actuellement. Je ne peux plus la garder, du moins plus comme avant, il fallait bien qu'elle parte un jour ou l'autre... autant que ce soit avec vous.

— Et si je refuse ?

— Vous êtes libre...

— Enfin, pourquoi moi ? Comment en êtes-vous arrivé à me proposer cela, à moi ? »

Le malicieux sourire est revenu plisser ses yeux clairs :

« C'est la troisième fois que vous me posez cette question.

— Parce que vous n'avez toujours pas répondu.

— Eh bien, je vais vous répondre. » Il s'est resservi un café et m'en a proposé mais je n'avais pas encore touché à mon bol. « Je vais vous répondre, » disait-il en tournant son café. « En fait je vous ai choisi — oui, bien sûr, c'est d'abord vous qui êtes venu me voir pour votre travail -, mais ensuite je vous ai choisi. C'est uniquement pour cela que je vous ai invité, vous savez que ce n'est pas dans mes habitudes ; je vous ai invité pour être sûr de mon choix. »

Son discours prenait de telles proportions que je ne me sentais plus du tout impliqué. C'est presque comme s'il se fût agi d'un autre que moi que j'ai demandé :

« Et les critères de ce choix ?

— Vous me ressemblez, dit-il tout souriant.

— Non ! laissai-je échapper.

— Il n'y a pas de quoi s'effrayer ; je vous dis que vous me ressemblez. J'en suis sûr, je vous ai bien observé : vous avez vu Laure, enfin Louise, avec les mêmes yeux que moi, je l'ai tout de suite senti ; elle vous a plu comme à moi... Si, je le sais. Et comme vous lui plaisiez aussi, je peux même ajouter : au-delà de ce que j'aurais souhaité...

— Arrêtez ! l'ai-je coupé. Inutile d'aller plus loin, je refuse ! »

Il resta la bouche bée. Je ne saurais dire si je lui avais rendu la vie ou porté au contraire le dernier coup d'un vieillissement fatal. Les traits si volontaires de

son visage se sont lentement décomposés tandis que s'allumait dans son regard fatigué l'éclat intense de quelque fol espoir.

« Vous refusez...

— Je refuse Louise et toute cette folie ! Vous ne trouverez personne pour accepter une chose pareille !

— Vous savez ce que cela signifie pour elle ?

— Je ne veux plus le savoir !

— Comme vous voudrez... Mais reprenez-vous, Yvan, voyons, calmez-vous. »

Pourquoi me dit-il cela ? ai-je pensé. Puis je me suis rendu compte, quand je suis retombé sur mon siège, que je venais de bondir vers lui en lui criant à la figure. Louise et lui m'avaient mis les nerfs à vif. Je lui ai demandé de bien vouloir excuser mon emportement. Avec une bienveillance tranquille que je lui ai enviée, il m'a rassuré :

« Ne vous en faites pas, ce n'est rien ; n'oubliez surtout pas que je vous conserve, malgré votre décision, toute mon amitié. »

Ce premier sourire d'émotion véritable, qui vint éclairer sa physionomie, me fit presque regretter d'avoir décliné son invraisemblable offrande, ce sourire et aussi... mais à quoi bon évoquer cela à présent ? La vie est ainsi faite qu'elle interdit tout retour en arrière, et l'on peut penser qu'elle est bien faite. Je n'ai rien trouvé d'autre à répondre qu'un dérisoire : « Je vous remercie... » J'ai vidé mon bol tiède sans toucher aux tartines. Je me suis levé.

« Vous n'avez rien mangé ? s'est-il inquiété.

— Je préfère partir tout de suite, je crois que c'est le moment. »

A son tour il s'est levé pour m'accompagner :

« Vous avez raison : lorsque c'est le moment, c'est le moment. »

Nous avons souri tous les deux de la prudence paysanne de cette tautologie et j'ai jeté à la dérobée un dernier coup d'oeil sur la grande salle assombrie où j'avais l'impression d'avoir passé déjà toute une vie.

Puis les événements se sont précipités ; dans ma hâte de voir maintenant tout cela finir au plus vite, j'en accélèrai moi-même le cours. Je suis allé reprendre la valise dans ma chambre et j'ai reclaqué le coffre de la Renault 5.

Terrien se tenait devant la voiture, les mains dans les poches de son velours. Il me regardait m'activer avec le même intérêt distrait qu'ont la plupart des gens devant le départ imminent de leurs invités, la même secrète impatience, peut-être, de se retrouver enfin seuls. Puis Louise a paru sur le seuil, dans son large pull rouge et son jean, alors que j'ouvrais déjà la portière. Je peux l'avouer aujourd'hui, bien que je n'en sois pas très glorieux : j'avais espéré ne pas la revoir. Elle a fait les quelques pas qui la séparaient de moi sur ce gravier que j'aurais donné n'importe quoi pour ne plus entendre crisser. Terrien était resté en arrière, comme pour ne pas s'immiscer dans l'éphémère intimité de nos adieux, mais je l'ai soupçonné aussi de vouloir observer à distance la contenance que je saurais adopter en face d'elle. La voix de Louise a chanté — je savais désormais que cette intonation musicale, à l'imperceptible nuance de mondanité, était en réalité celle de Laure :

« C'est donc vraiment décidé ? Vous partez comme cela ?

— Il le faut bien...

— Sans moi ? »

— Vous le saviez...

— J'ai entendu tout ce que vous avez dit à Gilbert.

— Laure...

— Louise, corrigea-t-elle doucement ; pour vous je ne serai jamais rien d'autre que Louise.

— Louise..., rendez-vous compte, ce n'était vraiment pas possible ! »

Elle se tut, mais je crois que j'aurais préféré qu'elle continue à parler. Je me suis avancé vers Terrien qui m'a tendu la main :

« Il vaut mieux que je parte, maintenant ; je ne sais pas comment je pourrais vous remercier...

— Vous le pourriez très bien... »

Il a compris mon regard et n'a rien ajouté. J'en ai profité pour monter en voiture et commencer mon demi-tour. Tandis que je reculais jusqu'au mur de ma chambre, Louise a couru contre la portière en tambourinant sur la vitre : « Emmenez-moi, Yvan ! Ne me laissez pas !... Vous aviez promis de m'emmener ! » Je n'ai pas tourné la tête. J'ai embrayé en accélérant pour

prendre le chemin de terre. Peut-être avais-je promis de l'emmener, c'est possible ; mais à ce moment-là je ne savais pas qu'elle était Laure Terrien.

Avant de bifurquer à gauche, sur la route, j'ai regardé dans le rétroviseur : elle s'était arrêtée à l'entrée de la cour ; Terrien marchait à grands pas pour la rejoindre.

Je suis arrivé à Nantes en début d'après-midi, un peu hébété : depuis Quimper, sur la voie express, je n'avais pas cessé de rouler sous une pluie battante.

*

Je n'ai publié mon essai que deux ans plus tard. J'en avais conservé le titre initial : *La Gloire et le Politique*. Aussitôt j'en ai fait parvenir un exemplaire à Terrien. Je tenais à ce qu'il puisse vérifier que je n'avais pas abusé de ses confidences et rien suggéré qui pût remettre en cause l'image officielle qu'il avait voulu laisser de lui. Scrupule tout à fait de pure forme, d'ailleurs : trop d'années avaient passé pour que quiconque s'intéresse encore à son affaire, quoi que je puisse révéler.

Au bout de deux semaines, j'ai reçu une réponse de Terrien. J'ai déchiré la grande enveloppe qui ne renfermait qu'un élégant carton beige, très impersonnel, sur lequel il avait ajouté quelques mots manuscrits :

Madame et Monsieur Gilbert TERRIEN

(suivait la mention de toutes ses anciennes fonctions et distinctions honorifiques)

vous adressent tous leurs compliments pour la qualité remarquable de votre ouvrage, en vous remerciant de leur en avoir réservé la primeur.

Dans un premier temps, je n'ai pu me défendre d'une légère pointe d'amertume, une fugitive blessure d'amour-propre devant la pauvreté conventionnelle de ce laconique accusé de réception. J'attendais autre chose de Terrien. Je m'apprêtais à archiver ce carton dans le dossier correspondant lorsque je m'aperçus qu'il avait aussi écrit quelque chose au verso :

Louise est morte, peu après votre séjour à Saint-Guérolé.

Laure insiste pour se joindre à moi afin de vous assurer de notre amical souvenir.

Gilbert TERRIEN.

Georges-André QUINIOU

La maison sous la pluie

Pour les besoins de son essai de sociologie, "La Gloire et le politique", Yvan rend visite à l'une des plus hautes personnalités de l'État qui avait défrayé la chronique il y a quelques années en renonçant subitement à toutes ses fonctions. Gilbert Terrien l'accueille dans la maison où il s'est retiré, à l'extrême pointe de la Bretagne. Là, en quelques jours, Yvan se trouve impliqué dans une situation qui n'a plus rien à voir avec l'objet de son enquête.

*

Né en 1946, licencié de Philosophie et agrégé de Lettres, Georges-André Quiniou a enseigné d'abord la littérature puis, pendant vingt ans, le cinéma. Il vit actuellement à Nantes.

* *
*